



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS  
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :  
46, rue de Londres, 75008 Paris  
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-XABC : 4841-48 D Paris.

# PROPOS

Chacun aura remarqué le « lustre » inhabituel donné cette année aux cérémonies en l'honneur de ceux qui, P.G. et Déportés, retrouvaient voici quarante ans la liberté. Du déporté il était juste que l'on parlât mille fois, sous mille formes, hommage lui fut rendu. Le P.G. quant à lui restait confiné dans la marge sombre de l'histoire ; pour l'évoquer, la bonne parole de Fernandel et une brave vache teutonne suffisaient. Dérision, caricature, injustice. Inévitable. Car, dans la mémoire collective, à juin 40 reste liée indélébilement l'image de ces centaines de milliers de soldats « accusés » d'avoir consenti trop vite — comme si cela avait été aussi simple — « à se faire réduire à l'état de bêtes parquées ». Schématisme réducteur de la « bonne conscience » nationale, cherchant à tirer son épingle du jeu en chargeant les épaules de quelques-uns d'une responsabilité commune ! Comportement qui n'a rien de nouveau en histoire.

Que ces soldats de France aient été les premiers, au temps du nazisme triomphant, à subir l'épreuve du barbelé, promise par la suite à une si large expansion, n'y change rien. Le travail forcé, les coups, la faim, l'isolement, la mort parfois, brochette et poudre aux yeux... ou presque. D'autres qu'eux, au temps d'appétits de l'après-guerre, se virent pareillement dépossédés d'eux-mêmes... Que l'on revienne aujourd'hui à une plus juste manière de voir n'est pas sans intérêt et servira peut-être à combattre bien des idées reçues, sur la captivité et sur les anciens P.G. notamment.

En 1982 encore, tel journaliste d'un grand quotidien parisien du soir, analysant le complexe français devant l'Allemagne et notre propension à continuer d'accabler l'ennemi d'hier, tout en cherchant à s'en faire un bouclier pour demain, n'écrivait-il pas :

« ...Le passé ainsi reconstruit n'épargne aucun détail sur Auschwitz, aucune précision sur la Gestapo. Il n'enseigne rien sur les qualités d'un pays, souvent humain comme tant d'autres jusqu'au fond de l'abîme.

Tandis qu'Oradour disparaissait dans les flammes, un million de soldats français attendaient en terre allemande leur cinquième hiver de captivité. L'administration des camps en expédia beaucoup comme main-d'œuvre gratuite dans les fermes sans hommes. Du Rhin à la lointaine Prusse orientale, les vieux paysans rescapés de Verdun les accueillirent souvent comme de jeunes frères. Beaucoup s'émerurent de cet accueil familial. A leur libération, ils s'en émerveillaient encore. Puisqu'une vigilance inlassable entretient année après année le culte assurément très noble des victimes, quelle Association d'anciens prisonniers rebâtira dans quelque vert vallon bavarois la fraîche petite maison où la vie, parfois, s'écoula si douce entre les champs, le chien, la grange et la fermière. » (L'âne seul manque dans cette spirituelle énumération...)

L'ironie du propos, qui n'est pas évidente, la malveillance qui, elle, l'est, le ridicule des mots, la réduction de la captivité à quelque agreste passe-temps, que le lecteur pressé retiendra volontiers, l'ingratitude (!) des victimes (les P.G.) gratuitement dénoncée, autant de considérations qui ne pouvaient que nuire à la démonstration de l'auteur.

Sans avoir à rebâtir dans quelque vert vallon bavarois la fraîche petite maison... qui témoignerait enfin de leur reconnaissance pour les soixante mois d'une captivité idyllique, les anciens P.G., qui ne cultivent nullement dans leurs Associations leur image victimaire, sont de tous les Français vivants ceux qui ont approché le mieux l'Allemagne et ses habitants — même si cela eût lieu en temps de guerre et de dictature. Les qualités et les défauts de ce grand peuple, les anciens prisonniers français les connaissent un peu, comme ils savent les qualités et les défauts de leur propre peuple et comme ils savent aussi la hauteur des maux que ces deux grandes nations se sont infligés l'une l'autre au cours de l'histoire.

Sans rien oublier, les anciens prisonniers français se refusent à accabler quiconque, serait-ce leur ennemi d'avant-hier — le prétendre, c'est, entre autre, tout ignorer du mouvement P.G. d'après-guerre. Si les jeunes générations, de part et d'autre, pouvaient être aussi convaincues qu'eux-mêmes de la communauté de destin qui lie aujourd'hui les deux peuples, alors la captivité française en Prusse orientale et la captivité allemande « au fin fond de la Sibérie » — que notre censeur semble vouloir nous apprendre — n'auraient pas été inutiles.

C'est avec un réel intérêt que j'ai pris connaissance dans le mensuel de la Fédération, "le P.G.-C.A.T.M." (février), d'un débat sur « Le retour des prisonniers de guerre et la naissance de leur Fédération » (Siège : 46, rue Copernic, Paris-16°).

L'originalité du débat en question tient essentiellement à la qualité des participants : des membres

fondateurs de la Fédé, deux Membres d'Honneur et le Président en exercice, Georges LEPELTIER, d'un côté et, de l'autre, deux Membres du Comité Fédéral, Anciens Combattants A.T.M. — les aînés et les jeunes, leurs fils...

La teneur des débats, un vrai cours d'histoire, ne le cédait en rien à la compétence des débatteurs. Les questions, les réponses, les précisions données, révélées par les uns ou par les autres, constituent un document que tout P.G. devrait avoir à cœur de lire. Comme moi, j'en suis sûr, il y apprendrait bien des choses sur l'historique et sur l'histoire, grands et petits côtés, du mouvement-prisonnier en France occupée et en France libérée. Crayon en main, j'ai lu attentivement ces quatre pages de texte, serré et dense et, m'a-t-il semblé, vrai. Comme le Président LEPELTIER, je n'hésite pas à dire : « Aujourd'hui, j'en ai encore appris que je ne savais pas... », ou dont je ne savais que des bribes, les problèmes de mon pays au cours de la décennie 1938-1948 en particulier ne m'étant jamais demeurés étrangers... et pour cause.

L'impression que retire de la lecture du document, c'est qu'elle n'a rien modifié mais plutôt confirmé l'opinion que depuis quarante ans que le « phénomène » a longtemps été un cactus dans le champ de la politique française. Et ceci explique cela...

S'agissant du Commissaire PINOT, je regrette — m'en étonnerai-je ? — que le débat en question soit resté discret sur un aspect de son activité auquel nous sommes attachés à l'U.N.A.C. — s'en étonnera-t-on ? — : « le maintien des Maisons du Prisonnier et des Centres d'entraide locaux en dehors de toute action politique », et la reconnaissance de « l'utilité des regroupements par Camp » dont il favorisa la constitution et définit, en mars 1942, la mission : — Développement des contacts entre libérés d'un même camp et avec les familles des prisonniers de ce camp ; — Rester indépendant de tout organisme officiel ; — Ne pas faire double emploi avec les Centres d'Entraide Locaux (cf. le document de l'U.N.A.C. in "Lien", mars, p. 8).

Ceci marqué, qui devait l'être, tous les P.G. se reconnaîtront volontiers dans cette définition de « l'esprit prisonnier » donnée dans le texte de la Fédération :

« ...L'esprit prisonnier, c'est le commun dénominateur auquel se ralliaient les hommes des camps et qui faisait que les prisonniers de guerre, divers par leurs origines, leurs races, leurs tendances, leur religion, leur métier, leur fortune, leur philosophie politique, étaient unis pour faire prévaloir le respect de l'autre, la volonté de le mieux comprendre par le dialogue, les sentiments et le partage, un idéal social et de liberté, l'amour de la patrie et le concept informulé d'un bien commun français qui se situe au-delà de toute politique. »

Au milieu de rivalités implacables nées de la guerre, cet idéal généreux n'avait aucune chance d'être pris en considération, c'était le temps des ambitions et toutes se voulaient légitimes.

Ce qui est sûr aujourd'hui, c'est qu'on ne nous aimait pas en haut lieu... et on nous le fit savoir. Le récit publié, sans nous surprendre vraiment, ne laisse aucun doute. Mais des hommes alors se sont dressés, des P.G. responsables ont défendu avec ténacité notre honneur commun. Qu'ils en soient remerciés.

J. TERRAUBELLA.

## RAPPEL

C'est le milieu de l'année et, après pointage, notre Trésorier a constaté avec surprise que de nombreux adhérents n'avaient pas encore réglé le montant de leur cotisation. C'est difficilement admissible.

RETARDATAIRES, faites un effort et mettez-vous rapidement en règle.

Ne donnez pas, par votre négligence, un surcroît de travail à ceux de vos camarades qui travaillent pour vous et pour que vive l'Amicale.

PAYEZ sans plus tarder ! MERCI.

P.S. — Je tiens à faire écho ici au Président d'Honneur L. MOREAU (cf. "le P.G.-C.A.T.M.", mai, p. 17) lorsqu'il dit son indignation face à l'abstention méprisante des médias (Presse, en général, Radio, Télévision) s'agissant des manifestations commémoratives du 14 avril dernier, Porte de Versailles, Paris. Ce n'est pas nouveau ! Ce comportement dure depuis quarante ans et l'ostracisme national dont nous sommes les victimes a été initié très officiellement au lendemain de la guerre... Il y aurait beaucoup à dire là-dessus. C'est très souvent qu'ici nous nous sommes élevés contre une telle injustice. Les récentes « réparations » de ces derniers mois ne sauraient effacer ce long passé... d'oubli. « Aucune chaîne de télévision n'a daigné se déplacer, aucune radio ne nous a fait l'honneur d'une émission, d'une interview, toutes étaient absentes, toutes, sauf UNE : la B.B.C. ! » C'est révélateur, Président ! Mais triste, infiniment.

—0—

## Imbécile

Les Français sont légitimement attachés à la liberté d'expression. Trop de peuples de par le monde en sont privés pour qu'ils n'en perçoivent pas toute la valeur. Mais comme toutes les libertés, elle a ses limites.

"Le Monde" du 29 mai dernier a fait état de la réaction de M. Jean LAURAIN, Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants, à des propos tenus par COLUCHE lors de l'émission de TF1 « Le Jeu de la Vérité », le 17 mai, qui taxaient de « nostalgiques de la guerre » les Anciens Combattants.

« En écoutant cette émission, a déclaré M. LAURAIN, j'ai ressenti devant la cruauté des mots une grande tristesse. C'est une atteinte à la dignité des Anciens Combattants et une contre-vérité d'affirmer cela. M. COLUCHE oublie que s'il a pu parler au nom de la liberté d'expression, ce sont les Anciens Combattants, par leur sacrifice, qui l'ont reconquise. Il y a des mensonges, lorsqu'ils sont portés par les médias, qu'on a le devoir de dénoncer. C'est pourquoi j'ai écrit à la Haute Autorité pour demander un droit de réponse. »

Un raisonnement que le fantaisiste COLUCHE n'entendra pas. Tant pis pour lui. Nul doute que toutes nos Associations auront à cœur de répondre à des insolences entendues, si on croit la presse, par plus de la moitié des Français.

Pour ce qui nous regarde, nous, Combattants de 1939-40, nous assurons M. COLUCHE que nous ne saurions être, par exemple et sauf masochisme, des nostalgiques de « coups de pied de l'âne » donné à la France et à son armée, le 10 juin 1940, par un pays qu'il connaît bien et dont l'aviation sut si bien se joindre à celle de Hitler pour exécuter, au-dessus des routes encombrées de soldats et de civils, femmes et enfants, une farandole meurtrière...

J. T.

## Fâcheux oublié

Le nom de notre ami Michel BROT ne figurait pas dans la composition du Bureau de l'Amicale publiée dans notre dernier numéro. C'est un oubli regrettable que la Rédaction tient à réparer sans plus attendre. Elle s'excuse sincèrement de cet oubli et, à cette occasion, elle rend hommage au travail et à la présence de Michel BROT au sein du Bureau.

## Distinction

Notre ami Raymond WELTE, 17, rue des Boudrais, La Bresse (Vosges), nous informe que notre célèbre « Grand Bernard » (Bernard JEANGORGES, Vieux Moulins, 88250 La Bresse) vient d'être nommé Chevalier de la Légion d'Honneur.

Vous tous qui l'avez connu, nous écrit-il, serez comme moi sûrement contents et fiers de l'avoir avec nous dans les rangs des P.G.

Cette distinction arrive au faite de toutes les autres car je crois qu'il les possède toutes. Non, peut-être en aura-t-il encore deux : celle du meilleur conducteur et celle du meilleur cuisinier !

Toute l'Amicale se joint à Raymond WELTE pour féliciter notre ami Bernard pour cette promotion largement méritée. Nous lui souhaitons longue vie et bonne santé.

## Quarante ans après le retour des prisonniers de guerre

# Hommage national à MONTAUVILLE

### LA NÉCROPOLE DE MONTAUVILLE

Sa situation : en Meurthe-et-Moselle, sur la départementale 958, à 3 km à l'ouest de Pont-à-Mousson, à 35 km au nord de Nancy en empruntant la nationale 57.

Sa superficie : 62.298 m<sup>2</sup>.

Elle contient les dépouilles mortelles de 5.200 militaires de la Grande Guerre et de 8.317 militaires et civils de la Deuxième Guerre Mondiale dont 117 Polonais et Soviétiques. En tout 13.517 corps.

### UN CIMETIÈRE DE LA GRANDE GUERRE.

Lorsque les premiers corps furent enterrés à la fin de 1914 au lieu-dit « Le Pétant », les combats faisaient rage à quelques centaines de mètres de là dans le Bois-le-Prêtre où Français et Allemands se disputaient le terrain avec acharnement. La lutte commencée en novembre 1914 allait durer jusqu'en 1916 pour se rallumer brièvement en septembre 1918.

A l'Armistice, de nombreux petits cimetières parsemaient la région tout autour de Pont-à-Mousson. Au Bois-le-Prêtre, dans la plupart reposaient les restes des combattants de la 73<sup>e</sup> Division dont les neuf régiments d'infanterie s'étaient battus sans interruption dans le secteur de 1914 à 1916.

En 1924, on regroupa à Montauville les corps provenant de cimetières militaires des environs de Pont-à-Mousson situés en Woëvre et dans la Seille. Le Pétant devint alors un cimetière national.

En 1934, puis en 1936, il accueillit à nouveau des corps venant de cimetières de Meurthe-et-Moselle.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1935, un décret présidentiel autorisait l'érection d'un monument dédié aux combattants du Bois-le-Prêtre que les anciens des 73<sup>e</sup> et 128<sup>e</sup> Divisions inaugurèrent à la fin de l'année.

### LE MÉMORIAL DE LA CAPTIVITÉ.

Après la Deuxième Guerre Mondiale, en 1947, le rapatriement des dépouilles mortelles des prisonniers morts en captivité fut décidé. On ramena d'Allemagne et d'Autriche des corps de militaires dont ceux de déportés résistants mais aussi des corps de victimes civiles : déportés politiques, personnes contraintes au travail en pays ennemi qui furent placés au dépôt mortuaire du fort Desaix à Strasbourg.

Le décret du 21 mars 1950 permettant la restitution aux frais de l'Etat d'un défunt à sa famille, devant le nombre de corps non réclamés par les familles, il devint urgent de procéder à la réinhumation. Le terrain destiné à l'agrandissement avait été acquis en 1949.

Le 4 septembre 1959, le Ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre donna son accord pour l'érection d'un Mémorial de la Captivité qui fut inauguré le 2 juillet 1961 par M. TRIBOULET, Ministre des Anciens Combattants.

Avec les années et dans le cadre de la rénovation des cimetières nationaux, il devint nécessaire de réaménager la Nécropole afin de lui donner son caractère définitif. Cet aménagement fut décidé en 1962. L'année suivante, en 1963, la partie 1914-1918 fut totalement refaite.

Les travaux de réfection de la partie 1939-1945 débutèrent en 1965. Auparavant une Commission du Ministère avait examiné cas par cas les dossiers des inhumés pour déterminer leur futur emplacement au sein de la Nécropole et à l'issue de la réunion du 24 juin 1964, il fut retenu que 2.895 corps mis en cercueil seraient réinhumés en tombes individuelles et que 4.885 autres mis en boîte à ossements seraient déposés en ossuaire.

Sur place, on créa une route d'accès rejoignant la route nationale, un abri pour les visiteurs, un vaste parking, l'adduction d'eau et, enfin, l'aménagement floral d'un ensemble de pelouses, de verdure et de massifs fleuris.

En 1968, plusieurs centaines de corps de militaires décédés durant la campagne de France, en 1939-1940, provenant de cimetières de Meurthe-et-Moselle furent réinhumés dans une parcelle récemment acquise. En 1971, il fut également réinhumé des prisonniers ramenés de Russie, morts en Ukraine, au camps disciplinaire de Raw-Ruska.

Régulièrement, de grandes manifestations du Souvenir se déroulent dans la Nécropole. Le 14 juin 1970, plus de trois mille anciens Prisonniers de Guerre réunis en délégations venues de toute la France y célébrèrent le vingt-cinquième anniversaire de la Libération des Camps de Prisonniers.

Le 17 septembre 1977, le Troisième Rassemblement Européen des Anciens Combattants Prisonniers de Guerre qui allait se dérouler à Nancy débuta par une cérémonie à la Nécropole en présence de M. André BORD, Ministre des Anciens Combattants et Victimes de Guerre.

Le 11 mai 1980, le trente-cinquième anniversaire de la Libération des Camps y fut célébré toujours avec le même recueillement.

### SON ASPECT.

La Nécropole étale ses six hectares en pente douce sur le versant sud du massif du Bois-le-Prêtre.

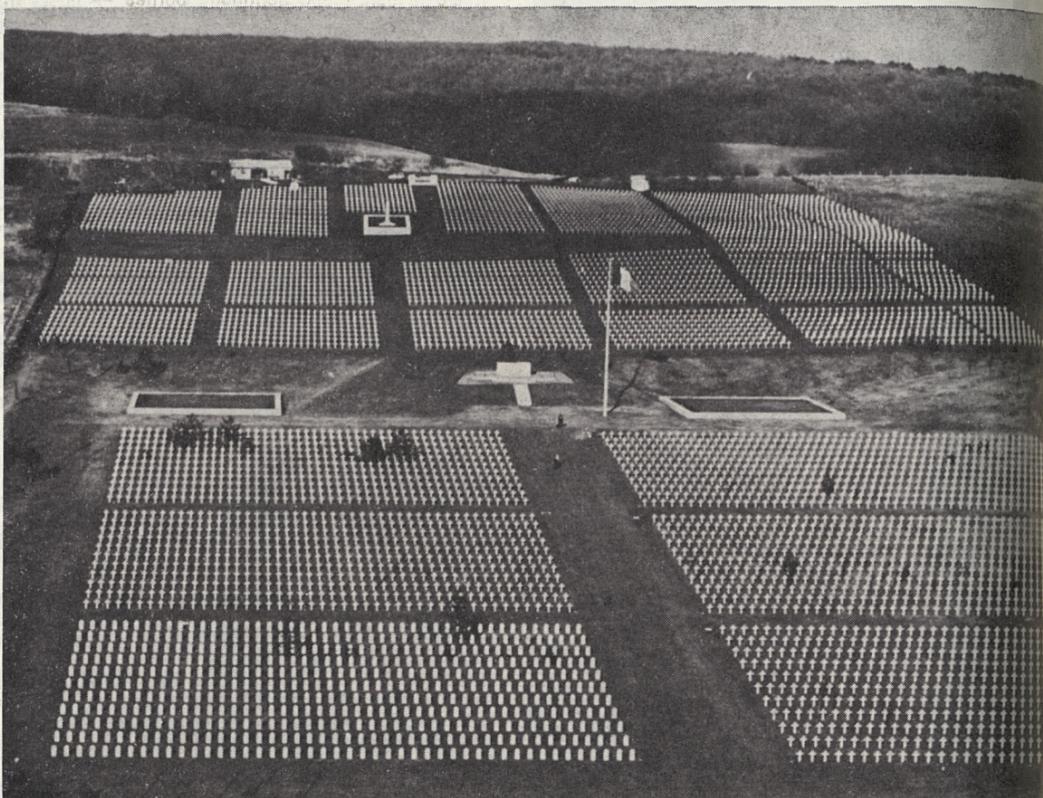
Remarquable et émouvante journée du SOUVENIR DE LA CAPTIVITE que celle du 21 avril dernier à la nécropole de Montauville, en Meurthe-et-Moselle, où, parmi des milliers de corps de combattants des deux guerres, reposent 3.719 de nos camarades morts dans les camps.

On lira ci-dessous, SUCCESSIVEMENT :

1. L'historique de la nécropole de Montauville, d'après un "Cahier" édité par le Secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants et Victimes de Guerre.
2. Le discours de M. Jean LAURAIN, Secrétaire d'Etat.
3. Les textes de deux inscriptions sur le Livre d'Or de la nécropole.
4. Deux comptes rendus par : Pierre DURAND (Stalag VB) et Paul DU-CLOUX (Stalag XB), membres de l'Amicale.

Le discours et les inscriptions sont reproduits de "L'Est Républicain" des 21 et 22-23 avril 1985. On regrettera qu'aucune des deux grandes chaînes de télévision, sauf erreur de notre part, n'ait cru bon de faire référence à cette journée mémorable.

(J. T.)



La partie basse est constituée des prisonniers morts en captivité de 1939 à 1945. Dans l'axe de la grande allée, au centre de la partie intermédiaire centrale se dresse le Mémorial de la Captivité, œuvre du sculpteur Maurice SAULO : un socle de grès des Vosges où un groupe statuaire en bronze figure le départ en Allemagne des prisonniers. Sur le socle, cette inscription remémore ce douloureux épisode : la route de l'exil. Juin 1940. Construit en 1961, ce Mémorial a été financé par la Fédération Nationale des Prisonniers de Guerre.

La partie haute est celle de la Grande Guerre. Le monument qui commémore les combats de 1914-1918 est un obélisque, œuvre du sculpteur Maurice COCHINAIRE, où l'inscription « Aux héros du Bois-le-Prêtre » rappelle le sacrifice des combattants tués dans ce secteur du front.

Dans cette partie 1914-1918 dorment 5.200 corps tandis que dans celle de 1939-1945 reposent 8.200 Français, 105 Soviétiques et 12 Polonais, tous victimes du régime nazi.

Le Secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants et Victimes de Guerre assure l'entretien et le gardiennage de cette Nécropole nationale.

—0—

### M. JEAN LAURAIN : « AVEC LA JEUNESSE, CONSTRUIRE UN ENSEMBLE DIGNE DE NOTRE PASSÉ »

« Le Président de la République, François MITTERRAND, qui n'a pas oublié qu'il a été lui-même prisonnier, a tenu à ce que le retour de ses camarades de captivité soit marqué par une cérémonie solennelle. Le choix de la date va de soi. C'est en 1945 que près d'un million de prisonniers de guerre ont pu regagner la France.

La Fédération Nationale des Combattants Prisonniers de Guerre, qui a tenu un grand rassemblement du Souvenir à Paris le 14 avril, s'est étroitement associée à la manifestation d'aujourd'hui.

Pourquoi Montauville ? Les Lorrains sont familiers avec cette nécropole nationale où se dresse le MÉMORIAL DE LA CAPTIVITE et où dorment côte à côte de leur dernier sommeil ceux de 1914-1918, des combattants de 1940 et des prisonniers de guerre morts en captivité. L'unité des générations du feu est ici attestée. L'on oublie trop souvent que la bataille de France en 1940, si elle fut brève, fut meurtrière et que les soldats qui y ont été engagés surent se montrer dignes de leurs aînés.

Cela, il faut le redire pour l'honneur des combattants de 1940 et des prisonniers de guerre. L'histoire de ces années n'est pas prête d'être oubliée par ceux qui l'ont vécue et qui l'ont subie. Cela ne suffit pas, il faut aussi que notre peuple, dans toutes ses générations, mesure l'importance de ce passé et de ces lieux de mémoire pour protéger notre identité et notre unité nationales.

L'information historique et les rassemblements du Souvenir sont autant de moyens d'action et d'appels à la raison et à la paix. Nous autres Lorrains, connaissant trop les souffrances que nous ont infligées les guerres du passé. Pour cette raison, nous sommes de ceux pour qui la paix et la réconciliation en Europe sont une espérance et une ambition quotidiennes. Le meilleur hommage que l'on puisse rendre aux morts, c'est encore dans leur souvenir de vouloir, avec la jeunesse de nos pays, construire ensemble un avenir digne de notre passé. »

Jean LAURAIN.

—0—

### SUR LE LIVRE D'OR

Jean LAURAIN a porté le texte suivant sur le Livre d'Or de la nécropole nationale du Pétant, dimanche matin, lors de la cérémonie célébrant le quarantième anniversaire du retour des Prisonniers de Guerre : « En cette magnifique journée ensoleillée du 21 avril 1985, à l'occasion du quarantième anniversaire du retour des Prisonniers de Guerre, le Gouvernement, au nom de la France, a voulu, en cette nécropole nationale de Montauville qui est aussi le mémorial de la Captivité, rendre un solennel hommage à tous les A.C.P.G. et, à travers eux, à toutes les Victimes de Guerre et tous les A.C. qui ont défendu l'honneur de notre pays et les valeurs éternelles qu'il représente. »

De son côté, M. LEPELTIER, Président National des A.C.P.G., a écrit : « Que l'émotion de cette journée marque tous ceux qui se sont ici rassemblés pour protéger de l'oubli ceux qu'un exil injuste a séparés, jusque dans la mort, de la Patrie qui espérait leur retour ».

—0—

### MÉMORIAL DE LA CAPTIVITÉ ERIGÉ AU CIMETIÈRE MILITAIRE DE PONT-A-MOUSSON - MONTAUVILLE

Le Mémorial National de la Captivité dédié aux Anciens Prisonniers de Guerre de 1939-1945 a reçu, le dimanche 21 avril 1985, à l'occasion du quarantième anniversaire de la Libération des Camps, l'hommage du Gouvernement, des anciens prisonniers et de la population, qui s'étaient déplacés sur les lieux. Plus de cent cinquante drapeaux aux mains de vieux et fidèles briscards, de plus jeunes, anciens de Tunisie, du Maroc et de l'Algérie, entouraient le monument ; les enfants des écoles accompagnés de leurs enseignants étaient présents aussi.

Cérémonie sobre en présence de tous les Ministres des différents cultes (catholique, musulman, protestant et israélite) rendue inoubliable par la sérénité des présents unis dans un profond recueillement. Nos camarades tués au combat ou dont les corps ont été ramenés des camps ont été magnifiquement honorés.

## Quarante ans : 1945-1985

# La liberté est pour ce soir

(Extraits du « Journal d'un Homme de Confiance ». Dimanche 22 avril 1945).

Hier soir, à la Compagnie, l'Oberfeldwebel du Bureau m'a remis un gros paquet de circulaires, envoyées par l'Homme de confiance principal du Camp.

Ce sont d'ultimes instructions à diffuser dans les Kommandos, concernant la conduite à tenir en attendant la libération : « Restez groupés dans l'ordre et le calme. La région ne se sera pas évacuée. Inutile de se jeter sur les routes, déjà si encombrées ! La fin est proche ! »

Parti dès l'aube à bicyclette, je vais d'un Kommando à l'autre porter ce message d'espoir, qui partout est

accueilli avec des transports d'enthousiasme. Cette fois, même les plus incrédules sentent que nous touchons au terme de nos misères.

L'atmosphère tiède et lumineuse fait de ce dimanche ensoleillé une journée idéale de printemps. Tout, dans la nature, semble concourir à des visions de paix. Mais ce n'est qu'une illusion vite dissipée. Dans chaque village, on peut rapidement déceler des signes qui annoncent des bouleversements très proches.

— ◆ —

Après un long périple, j'atteins Ummendorf, vers 10 heures du soir. Il m'est donné, là, de vérifier une fois de plus combien la discipline allemande a modelé les esprits. Alors que la libération n'est plus qu'une question d'heures, au moment où le grondement du canon se rapproche de minute en minute, le gardien a donné l'ordre de fermer les portes du Kommando.

De la part d'une sentinelle bornée — nous en avons connu tellement — un tel comportement n'étonnerait qu'à moitié. Mais il s'agit, ici, d'un Inspecteur des Finances, un homme d'une grande culture et d'une éducation raffinée.

Je m'efforce de lui représenter le danger que comporte une pareille décision, alors que l'immeuble peut être atteint par un obus d'un instant à l'autre.

Je lui souligne la responsabilité qui sera la sienne si un seul prisonnier venait à être blessé. Peine perdue.

« J'ai des ordres, affirme-t-il, et je les exécuterai, tant que je n'aurai pas reçu d'instruction contraires... »

— Mais ces instructions ne viendront pas. Je sais, de source sûre, que la Compagnie est déjà partie avec armes et bagages, en direction du Sud...

— C'est possible, mais les consignes sont les consignes. Je suis obligé de tenir les portes fermées. »

La discussion s'éternise sans qu'il cède d'un pouce. Tous les arguments le laissent insensible. Ferme et poli, il se retranche derrière le sacro-saint règlement : « Befehl ist Befehl !... »

« Te tourmente pas trop, me disent les camarades. On se fera bien ouvrir, quand il le faudra. Reste plutôt avec nous. Tu n'arriveras jamais à Laupheim cette nuit. La ville doit déjà être libérée... »

— ◆ —

Quand je m'engage sur la route de Biberach, j'ai, d'un coup, sous les yeux, le spectacle décapé de notre exode de 1940.

Entremêlés dans un embouteillage indescriptible, des véhicules de toutes sortes progressent à la cadence du pas.

D'énormes camions, des pièces d'artillerie monstrueuses côtoient des bicyclettes et des voitures à bras. Puis, imbriqués les uns dans les autres, viennent des fourgons tirés par six chevaux, des automobiles de toutes tailles, des charrettes à vaches et des poussettes d'enfants. Au milieu de cette mêlée, des soldats isolés, d'autres en groupe, des civils, des femmes, des vieillards, une interminable marée humaine marchant par saccades et sans dire un mot.

L'avance est lente, entrecoupée d'arrêts brusques, de démarrages stoppés parfois, aussitôt. Mais on n'entend aucune exclamation et c'est bien le spectacle le plus étrange qui soit, de voir cette multitude avancer par à-coups, muette et résignée.

Dans ce « sauve-qui-peut général », personne ne semble m'apercevoir. Pourtant, je suis le seul à aller dans le sens opposé. Le seul inconvénient est que je dois descendre de bicyclette et marcher dans le fossé.

— ◆ —

Après Biberach, la circulation devient plus aisée. Je rencontre encore des détachements de soldats plus ou moins en débandade, des convois automobiles surchargés de matériel hétéroclite.

Des lueurs d'incendie embrasent l'horizon. Le ciel est tout rouge en direction de Laupheim. Est-ce la ville qui brûle ?

L'artillerie tonne. On perçoit, sur la gauche, des bruits de départ.

« Arrêtez », me crie un paysan, à Eppingen, ils arrivent ! »

Les voitures deviennent plus rares, mais défilent toujours des colonnes de soldats harassés, sans armes pour la plupart d'entre eux.

Au fur et à mesure que j'approche de Laupheim, les lueurs rouges grandissent. Ce sont les derniers avions du terrain militaire, qui brûlent avec des jaillissements continus d'étincelles.

Je m'arrête longuement pour admirer ces effets de lumière, qui ne manquent pas de beauté.

— ◆ —

Dans la ville de Biberach, règne le plus grand calme. Personne dans les rues, sauf au carrefour situé devant notre Kommando.

Il y a là un attroupement de femmes déchaînées qui, munies de longues scies et de passe-partout, tentent de scier les troncs d'arbre formant un barrage anti-chars.

Mais elles se heurtent à une section de soldats, commandée par un Oberleutnant, massif, du type soudard impitoyable.

Quand les femmes se rapprochent du barrage, il fait avancer ses hommes. Les injures les plus grossières, les pires menaces pleuvent sur les soldats.

« Vous n'êtes pas d'ici, vous autres ! » Ça vous est égal que le quartier soit détruit. Laissez-nous scier ces arbres. Ce n'est pas ce barrage-là qui retardera beaucoup les chars !

### MONTAUVILLE (Suite)

La présence d'une musique militaire et d'une section de jeunes appelés ont donné l'éclat nécessaire en pareille circonstance.

Un seul regret est à exprimer ici pour encourager nos camarades à venir plus nombreux, soit à la cérémonie annuelle, soit individuellement, soit en groupe. Les services du Secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants ont réalisé des prodiges, pour faire de la Nécropole de Montauville un véritable lieu de pèlerinage. Un peu plus d'un milliers d'anciens P.G. étaient présents, il y aurait dû y en avoir quatre ou cinq mille. Faites-le savoir autour de vous, les Anciens Combattants de toutes sortes et nos amis anciens prisonniers méritent bien cela. Il ne faut pas les oublier. Merci à l'avance de penser à eux.

Pierre DURAND  
(V.B.)

Vous pouvez m'écrire : 32 bis, rue Fabvier, 54700 Pont-à-Mousson, pour préparer votre accueil si vous le souhaitez.

— 0 —

### MONTAUVILLE

Je ne regrette pas d'avoir répondu favorablement à l'invitation du Ministère des A.C. en me rendant en Meurthe-et-Moselle pour assister, avec des milliers de camarades, au Mémorial de la Captivité érigé dans la vaste nécropole militaire du Pétant, à Montauville.

Avant de dévoiler mes impressions, je dois signaler que la présence de nos amis TRIBOULOT, de Chambley-Bussières, a un peu favorisé cette visite. Camille, avec ses quatre-vingts ans, est un actif amateur de sa petite section P.G., sa belle et vaste habitation se trouve à une vingtaine de kilomètres de Montauville.

Mgr BERNARD, Evêque de Nancy, a concélébré l'office religieux en l'église de Montauville avec quatre prêtres, le prélat ayant lui-même connu la captivité dans deux Oflags, dont le dernier fut l'Oflag XB de Nienbourg-sur-Weser. Message de réconciliation et de prière pour avoir un monde plus humain et plus fraternel. L'Abbé CHONE a rappelé dans son homélie qu'il avait passé toute sa captivité au même Oflag XB.

Avec ses cent cinquante drapeaux, le cortège s'est ensuite dirigé vers la nécropole, au pied du magnifique bronze : « la marche vers l'exil ».

Emouvante cérémonie. M. LAURAIN, Secrétaire d'Etat chargé des Anciens Combattants, a notamment déclaré : « Quarante ans après le retour de ses enfants à la France, nous avons un devoir de mémoire. A nous ensemble de faire tout ce que nous devons pour que l'histoire de ces durs années ne soit pas mise entre parenthèse, et oubliée ».

M. Georges LEPELTIER, Président National des A.C.P.G., a également tiré les enseignements d'une telle journée : « Il nous reste à ne pas infliger un second exil, une seconde mort qui proviendrait de l'oubli ».

Les officiants des quatre cultes : Catholique, Protestant, Israélite et Musulman ont récité les prières des morts.

Les enfants des écoles, après avoir déposé des fleurs au pied d'un centaine de tombes, ont planté un arbre... symbole d'avvenir.

Une section du 8<sup>e</sup> R.A. de Commercy, la musique du 26<sup>e</sup> R.I. de Nancy, la chorale de Montauville ont donné l'éclat qu'il fallait à cette magnifique commémoration.

Le soleil était au rendez-vous... il fut néfaste pour les jeunes recrues. Quatre soldats du 8<sup>e</sup> R.A. et un musicien s'écroulèrent sur le gazon, terrassés par un mal bien connu : « l'hypotension de la sentinelle ». Heureuse constatation, les « anciens » porte-drapeaux... souvent bardés de décorations ont tenu le coup !...

Un Vin d'Honneur fut servi après cette fatigante matinée. M. LAURAIN a donné la primeur d'une distribution massive de pochettes d'allumettes aux Anciens Combattants : « boîtes d'allumettes du quarantième anniversaire de la victoire ».

Je me suis longtemps entretenu avec Mgr BERNARD qui a passé quelques mois à l'Oflag XB. L'Abbé CHONE Emile, Curé à Vandières, a vécu toute sa captivité au même Oflag... nous nous sommes trouvés des amis communs. Bizarre !...

Avec notre Président Georges LEPELTIER, nous avons longuement parlé, il était bien au courant de la parution de mon livre « Sombres Années ».

Me mêlant à toutes les autorités, croyant sans doute avoir à faire à une personnalité, M. LAURAIN, très amicalement, est venu me serrer la main... Bel homme, très sympathique ; je n'ai pas jugé bon de lui rappeler... la « méconnaissance » du... rapport constant ! Ce n'était pas le moment.

Journée INOUBLIABLE.

Paul DUCLOUX  
(X.B.)

Engagé dans la chicane, l'officier répète qu'il a reçu des ordres et il s'évertue à parlementer. En vain. Telles des furies, dix femmes à la fois se jettent en avant pour passer aux actes...

Cinq ou six fois, la scène se renouvelle, les femmes et la troupe avançant tour à tour. Finalement, force reste à l'armée : les femmes se dispersent en accablant les militaires de locutions ordurières et de propos désobligeants, ces mêmes militaires qu'elles portaient aux nues, quelques semaines auparavant !...

— ◆ —

Quand je rentre au Kommando, grande surprise ! Il est vide, plus un être vivant ! Par contre, un désordre invraisemblable, seul un cyclone ou un tremblement de terre peut avoir provoqué un pareil chambardement !...

Le Wachmann qui apparaît cinq minutes plus tard me raconte ce qui s'est passé : on a installé des grosses pièces d'artillerie près du carrefour et on a fait partir les prisonniers. Ils campent, provisoirement, dans les caves du château !...

Ce Wachmann, pas trop mauvais bougre, est cultivateur et habite à une trentaine de kilomètres d'ici. Sa situation personnelle l'inquiète vivement : qu'est-ce que je dois faire ? Rester ou m'en aller chez moi ?

Je lui conseille de rester : « Vaut mieux que tu attends ici. Si tu t'en vas, c'est reculer pour mieux sauter. Les Américains sont déjà à Eppingen. Tu seras pris de toutes façons ! » Très indécis, il quitte la pièce en tirant la jambe.

— ◆ —

La cannonade fait rage. Des séries d'explosions se succèdent avec des tonalités différentes. C'est le terrain d'aviation, qui est visé.

Pour attendre le jour, je m'allonge sur une paille, en feuilletant un livre qui m'est tombé sous la main : « Le Cercle de Famille » d'André MAUROIS.

23 Avril. — Vers 7 heures du matin, Barbrel et deux ou trois autres, très surexcités, font irruption dans le Kommando.

« Ne reste pas là ! Il y a des gros canons en batterie tout à côté. Quand ils vont se mettre à tirer, on aura la riposte en moins de deux !... »

Par petits groupes, les camarades reviennent au bercail. Ils sont heureux comme des collégiens en vacances. « Ah ! si t'avais vu ce monde qu'il y avait dans les caves du château ! C'était plein de femmes et de civils ! Tu peux croire qu'il y avait de l'ambiance !... »

Tout à coup, nous voyons le gardien sortir avec sa bicyclette surchargée de bagages. Il nous fait un petit signe de la main et enfourche sa machine aussi vite que le lui permet sa jambe raccourcie en Russie.

« Le v'la qui se trisse ! » crie Cailleux.

« Hé ! Bon voyage ! Bien des choses chez toi ! »

Le Kommando est bouleversé de toutes parts. Des civils français, des femmes commencent d'y pénétrer.

Le bruit du canon s'est apaisé. On n'entend plus que de rares coups espacés.

Peu à peu, l'effectif du Kommando s'est complété. Quatre camarades seulement manquent à l'appel. Ce sont ceux qui ont des attaches féminines dans la ville et qui en profitent pour filer le parfait amour. Au moment où nous devons faire bloc, leur attitude est sévèrement critiquée.

Bien entendu, les nouvelles les plus contradictoires circulent : Biberach est libéré — Les Américains sont aux portes d'Ulm — Les blindés français foncent à toute allure, etc...

Ce qui est vrai, c'est le départ du bureau de la Compagnie, qui est survenu hier soir, précipitamment, en direction de Tannheim.

Avec Cailleux, je vais visiter les caves du Château. Immenses, solidement voûtées, elles constituent un abri de premier ordre. Présentement, elles sont transformées en campement international. Dans un fouillis extraordinaire, des travailleurs de tous les pays d'Europe, hommes et femmes, se sont réfugiés là, pressentant que leur servitude touche à sa fin.

Au milieu de couvertures déchirées, de baluchons sales et de vieilles valises, ils offrent l'image désolante d'une humanité déracinée, ayant perdu ses attaches traditionnelles et devenue fataliste à la suite de malheurs accumulés.

— ◆ —

Les rues de la ville sont désertes. Quand on croise une personne, on peut être à peu près sûr qu'elle n'est pas allemande. Des rumeurs continuent à se propager, on ne sait comment ?

« Ils sont à Balingen ! La ville va être défendue. Il paraît que « Ross a mobilisé le « Volksturm »... »

Au Kommando, la vie s'organise. Premier point : l'alimentation. Pirard est promu grand chef cuisinier. Trois jeunes Polonaises lui sont adjointes. Nous avons des vivres pour deux ou trois jours. D'ici là...

Le canon s'est tu. Calme étrange. Pas un coup de feu. L'attente devient déprimante.

Quelques motocyclistes passent avec des « Panzerfaust ». Une quinzaine d'aviateurs, préposés à la garde du barrage anti-chars, stationnent dans le cimetière. Au moindre bruit, on les voit se disperser dans les massifs de verdure.

Des drapeaux blancs commencent d'apparaître aux fenêtres.

— ◆ —

Que la nature humaine est singulière ! Voilà cinquante-huit mois que nous attendons cet instant. Des centaines

Suite page 4

## LA LIBERTE EST POUR CE SOIR (suite)

de fois, nous en avons parlé. Pas un seul jour nous n'avons cessé d'y penser. Il nous est toujours apparu placé sous le signe d'un enthousiasme délirant.

Rien que d'y penser, nous étions dévorés d'une joie exubérante, d'une allégresse impossible à contenir.

Ce jour tant espéré est venu. Aujourd'hui, dans une heure, dans deux peut-être, nous serons libres... libres.

Nous avons donc tous les motifs d'être joyeux. Joyeux, nous le sommes, certes ! Mais est-ce vraiment la joie débordante que nous avons imaginée ? A bien réfléchir, il s'y mêle quelques restrictions indéfinissables, que nous cherchons à analyser, sans trop y parvenir...

— ◆ —

Au Kommando, l'énervernement gagne les camarades ! Viendront-ils ce soir ? Les Américains ont passé le Danube. Ils ont un matériel formidable. Rien ne leur résiste. Les Frisous l'ont bien dans le dos, maintenant ! C'est curieux qu'on n'entende plus le canon !...

Toute la ville repose dans un silence pesant...

Vers 18 heures un long cri se répand comme une traînée de poudre. « Ils sont au Flugplatz ». Ne restez pas dehors ! »

Puis l'attente reprend, irritante.

« Les voilà ! Les voilà ! Fausse joie, ce sont des soldats de la Wehrmacht qui passent dans un camion.

— C'est à n'y rien comprendre. On n'entend même pas une détonation.

— Vous voyez pas que ce soient les Français qui arrivent les premiers ?

Faudrait qu'ils fassent vite, les Américains ne doivent pas être loin. »

« Ross », le grand chef local, a fait savoir que la ville ne sera pas défendue.

Presque aussitôt, une clameur prolongée rompt le silence. Des femmes, des civils se précipitent, avec des scies, sur le barrage de troncs d'arbre. Avec une ardeur frénétique ils se mettent à la besogne.

Pas pour longtemps. Des rafales de mitrailleuse les font fuir rapidement. Les balles sifflent au carrefour. Sur le toit de l'église, on voit des tuiles se briser en petits morceaux.

Après quoi le calme revient. On n'aperçoit rien. Pas une âme dans les rues.

L'impatience brûle les camarades. N'y tenant plus, nous sortons pour atteindre la maison du gendarme où se trouve notre abri officiel.

Mais personne ne songe à y entrer. Les discussions reprennent, près des bâtiments du jardinier. Libération pour ce soir ou pour demain ? Américains ou Français ?

Il fait encore jour, mais le crépuscule n'est pas très loin. Avec Dulac nous contourons les jardins pour regarder la vallée du Danube. Des sifflements nous contraignent à rebrousser chemin.

Quand nous rejoignons la route, la première image qui s'offre à nos regards est celle du gendarme Fink brandissant un drapeau blanc.

Au carrefour, un gros char pivote lentement. Une dizaine de soldats en kaki, casqués jusqu'aux yeux, courent, mitrailleuse au poing, de chaque côté de la route.

Ils se jettent sur le gendarme et le désarment en un clin d'œil.

« Vous êtes Français ? » nous crie l'un d'eux. Notre réponse affirmative devient alors le prélude de poignées de mains de tous côtés.

Libérés, nous sommes libres... et libérés par des Français !...

Nous restons là, quelques minutes, un peu hébétés, ayant peine à réaliser que cinquante-huit mois de détention, cinquante-huit mois d'existence anormale s'achèvent au bord de ce chemin.

Après tant d'espéros déçus, au cours de cinq années, il est difficile de se convaincre qu'en cette fin de journée d'avril, bercée du chant des oiseaux, la roue de notre destin vient de tourner d'un autre côté.

Mais l'heure n'est pas aux attendrissements.

D'autres chars surgissent au carrefour, débouchant de rues différentes.

Il nous faut, sans plus tarder, aller à leur rencontre. Une tâche urgente nous attend : l'apprentissage de la liberté.

Mais, comme aurait dit Rudyard Kipling, en pareille occurrence, ceci est une autre histoire.

Maurice ROSE.

## Création de l'U.N.A.C. et des amicales

Suite du n° 408

« Le Comité Directeur :

- Considérant que les Secrétariats de Camp constituent, malgré les insinuations de certains, une force importante puisqu'ils groupent une grosse majorité de prisonniers rapatriés et représentent tous ceux qui sont encore en captivité ;
- Considérant que, pour cette raison, leur voix doit être entendue, donne mission à M. LAURENT, Secrétaire Général, de faire le nécessaire, par tous les moyens qu'il jugera utiles, pour que ce but soit atteint le plus rapidement possible, et émet le vœu que tout soit tenté pour que ce soit lui-même qui puisse exposer le point de vue des Secrétaires de Camp et mener à bien les négociations nécessaires auprès des personnalités qu'il sera utile de toucher. »

Signé : DE COURSON (Stalag VI A) - CROZET (Stalag VIII C) - GAULLIER (Stalag XII A) - De LANGALERIE (Oflag XII) - LAURENT (Stalags X ABC) - De L'ECLUSE (Stalag XI A) - LEGUAY (Stalag 325) - MARAIS (Oflag VI A) - NOLOT (Stalag XVIII C) - RODIE (Front-Stalag 204) - SOUDAN (Oflag IV D).

Ces inquiétudes n'étaient pas vaines, et au début du mois de mars 1944, le Comité Directeur était informé du projet de nomination d'un « chargé de mission » auprès des Secrétariats de Camp. Le texte d'une nouvelle motion était adopté le 7 mars et transmise immédiatement au Commissaire Général.

Celui-ci avait effectivement, dès sa prise de fonctions, fait étudier une nouvelle organisation :

- des Centres d'Entraides dépendant des Maisons du Prisonnier ;
- des Secrétariats de Camp ;
- des liaisons entre ces deux types d'organismes, une procédure assez lourde devant régler la désignation des représentants des Secrétariats de Camp dans les Comités Départementaux des C.E.A.

La première mesure, celle concernant les C.E.A. départementaux intervint en avril.

Pour les Secrétariats de Camp, le Comité Directeur, saisi d'un projet par le Commissariat Général, étudia un contre-projet qui fut transmis le 17 mai 1944.

Après quelques négociations complémentaires, une décision du 29 juin 1944 « complétait l'organisation des Secrétariats de Camp ».

Les dispositions générales ne différaient guère de celles du contre-projet et ne bouleversaient pas ce qui donnait toute satisfaction depuis deux ans :

- Les Secrétaires de Camp en fonction étaient maintenus ;
- Le Comité Directeur était remplacé par un Comité National composé de 12 Secrétaires de Camp, à raison de 2 membres désignés par chacun des 6 groupements créés (au total 62 Secrétariats) et qui désignait un Président et un Vice-Président ;
- Des dispositions nouvelles donnaient la possibilité de créer des Comités Régionaux et organisaient la liaison avec les C.E.A. départementaux.

Une décision du 30 juin précisait que : « Le Comité Directeur des Secrétariats de Camp est constitué, dans sa forme actuelle, en Comité National ».

Peu après, l'effectif du Comité National était porté à 16 membres, c'est-à-dire un par Wehrkreis :

VILNET (St I A-Aspi) - PROVOST (St II B) - BERNARD (St III B) - COTIN (St IV F) - NAROUN (St V A) - MARETBONIN (Of VI D) - D'ARTHUYS (St VII A) - CROZET (St VIII C) - GALLAND (St IX C) - MOUGEOLLE (St X B) - LAURENT-PLESSE (St XI B) - TOUCANE (St XII BF) - GUILLIER (St XIII A) - DIONISI (St XVII B) - SOMMADE (Of XVIII A) - LEGUAY (St 325).

Peu après ce fut la percée des troupes alliées depuis la Normandie. La semaine qui aboutit à la libération de Paris vit l'irruption dans les locaux des Secrétariats d'un groupe de F.F.I. qui y établit son quartier général, procéda à l'exécution sommaire d'un inconnu dans le petit jardin, et séquestra, sans aucun raison, pendant trois jours le Secrétaire Central SCHARBACH et les quelques membres du personnel qui étaient présents.

Puis les Secrétariats reprirent leur fonctionnement normal. Les fonds des Mutuelles en cours de transfert continuèrent à arriver jusqu'en novembre, et de toute façon les disponibilités financières étaient importantes. Les attributions de secours décidés par les Camps l'étaient souvent sous la forme d'envois mensuels qui purent être continués.

C'est ainsi qu'entre août 1944 et octobre 1945 les envois de secours jusqu'à épuisement des fonds atteignirent 50 millions de francs.

Ce rappel historique arrivé à son terme montre que les Secrétaires de Camp, avec une vie officielle mouvementée et des rapports parfois tendus avec les autorités, ont malgré tout pu remplir, en tous temps, la mission qui leur était confiée par les Doyens et les Hommes de Confiance, auxquels ils estimaient avoir, seuls, à rendre des comptes.

L'intégralité des fonds recueillis en Allemagne et qui avaient pu être transférés en France a ainsi été strictement utilisée suivant les instructions venant des Camps.

Les détails techniques de la composition de l'organe administratif et de son fonctionnement dépasseraient le cadre de cette rétrospective. Un dossier beaucoup plus complet sera établi et déposé aux Archives afin qu'un témoignage concret subsiste de l'importance des œuvres d'entraide développées dans les Camps.

Rappelons cependant brièvement que l'activité des Secrétariats de Camp ne se limitait pas à la seule distribution des secours, mais comportait également :

- Relations avec les familles des camarades restés en captivité ;
- Par divers moyens, collecte de fonds en France permettant l'envoi de secours urgents, l'organisation de goûters pour les enfants...
- A partir de janvier 1944, création d'un service juridique et d'un service de reclassement et d'orientation professionnelle ;
- A partir d'août 1944, création d'un service médical qui comporta jusqu'à quatre assistantes sociales et fonctionnaires jusqu'en octobre 1945 ;
- Au moment du grand retour, implantation, d'ailleurs sans autorisation, ce qui permettait d'agir plus vite, d'une permanence d'accueil à la gare d'Orsay à Paris.

## LES CENT MILLIONS

Ainsi qu'il a été précédemment rappelé, les transferts de fonds en France par les services d'entraide des Camps ont été suspendus à partir de juillet 1944.

Mais les collectes de fonds continuèrent dans les Oflags et Stalags et ces fonds restaient bloqués dans les services financiers allemands.

Aussi l'Union Nationale des Amicales des Camps demanda à toutes les Amicales d'établir avec les précisions et justifications nécessaires les relevés :

- des montants des marks de mutuelles en cours de transfert et non parvenus à Paris ;
- du montant des marks des Mutuelles laissés en Allemagne, avec copie du reçu du Trésorier allemand ;
- du montant global des marks individuels déposés par chaque prisonnier.

L'ensemble de ces documents fut ensuite déposé au Ministère des Finances. Il ne pouvait évidemment pas être espéré un remboursement intégral par l'Allemagne de ces sommes. Le sujet devait être intégré dans l'ensemble des négociations financières menées par la France.

Après négociations, le Gouvernement français accepta l'octroi d'une indemnité globale forfaitaire de cent millions de francs qui seraient répartis entre les services d'entraide des Amicales au prorata des créances reconnues valables. Seules les créances des Mutuelles étaient prises en considération.

Ce crédit fut prévu dans un collectif budgétaire au chapitre : « Liquidation des dépenses résultant des hostilités » comme : « destiné à réparer forfaitairement les pertes subies par les organismes dits Mutuelles ou Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre, du fait de leurs avoirs en marks qui n'ont pu, en raison des circonstances, être convertis en francs français avant la libération ».

Après discussions à l'Assemblée Constituante au cours de la séance du 25 avril 1946, la disposition prévue fut adoptée et cette somme inscrite, avec l'affectation spéciale au crédit de l'Office National des A.C. et Victimes de Guerre.

Les dossiers établis par les Amicales ayant été vérifiés, la répartition entre les Amicales (pour 9 Oflags, 54 Stalags et 10 B.A.B.) des 99.865 francs alloués (50 % environ du total des dossiers) fut l'objet d'un arrêté du 22 avril 1947.

Les fonds furent mis à la disposition des Amicales en 1948, en cinq tranches.

Il est bien certain qu'avec l'érosion monétaire, très importante entre 1944 et 1948, les fonds attribués ne représentaient en francs constants qu'une fraction de la valeur d'origine.

Compte tenu toutefois des difficultés de l'après-guerre dans un pays partiellement en reconstruction, cette décision du Parlement a cependant permis l'envoi de secours aux familles de nos nombreux camarades décédés en 1944-45, dont beaucoup par suite de bombardements d'Oflags, de Stalags ou de Kommandos.

Cette opération termina l'œuvre d'entraide développée dans les Camps de 1942 à 45.

Si c'est grâce aux Secrétariats de Camp que les Amicales purent se constituer aussi naturellement, c'est grâce à l'existence des Amicales et à leur action que la dernière étape « Les Cent millions » put être menée à bonne fin.

Logiquement ce compte rendu aurait dû trouver sa place dans l'histoire des Amicales qui va suivre, mais il démontre la continuité d'une même action pendant et après la captivité, ce qui justifie cette entorse à la chronologie.

## NAISSANCE DES AMICALES DE CAMP

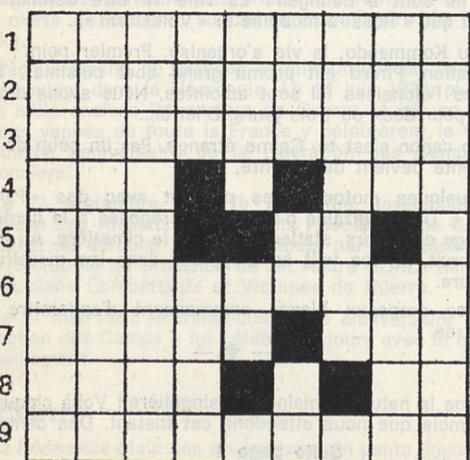
La libération progressive du territoire à partir d'août 1944 entraîna la disparition des mesures d'exception prises sous l'occupation, et le retour des libertés et parmi celles-ci la liberté de constitution d'Associations régies par la loi de 1901.

## MOTS CROISÉS

N° 409

par Robert VERBA.

1 2 3 4 5 6 7 8 9



## HORIZONTELEMENT

I. Lieu public, fréquenté surtout par les jeunes, et de plus en plus en vogue. — II. Plagiaire. — III. Mimique manuelle. — IV. Arme ancienne. — Trois parmi six. — V. Partie Aval d'une vallée encaissée. — Se rend. — VI. Une brillante victoire peut l'être. — VII. Formation végétale du nord de l'Eurasie et de l'Amérique. — De bonne heure. — VIII. Jeune Parisien. — Patrie d'Abraham. — IX. Exaspérante.

## VERTICALEMENT

1. Petit cylindre enveloppé dans un papier très fin et dont le contenu est coupé en menus brins. — 2. Pour beaucoup de P.G., c'est avec bonheur qu'il a été accueilli. — 3. Système d'après lequel sont perçus les impôts. — 4. Ecimer (phonétiquement). — Faire quelque chose. — 5. Prix fixé, réglé par une convention. — Adjectif possessif. — 6. La majorité l'aime chaud en France. — Forme d'aller. — Symbole chimique. — 7. Assemblant ensemble. — 8 Mille-pattes. — Entièrement. — 9. Instrument qui sert à mesurer la densité des liquides.

Solution page 8

## CREATION DE L'U.N.A.C. ET DES AMICALES

Les Secrétariats n'avaient pas terminé leur tâche, mais il était naturel qu'ils envisagent de poursuivre, sous forme d'associations, les regroupements qui s'étaient développés autour d'eux.

Deux voies s'ouvraient :

— Attendre le retour général pour créer ces Associations dont l'esprit et la forme seraient alors fixés par les rapatriés, notamment les derniers responsables des Camps ;  
— Au contraire, créer ces Associations sans attendre pour remettre aux rapatriés des organismes déjà vivants.

D'une façon pratiquement unanime la seconde solution fut adoptée, ainsi que le principe d'une Association par Camp, malgré les mutations fréquentes entre Camps d'un même Wehrkreis.

Quel titre leur donner ?

Fallaient-il laisser chaque Association choisir son titre en s'inspirant par exemple de caractéristiques du Camp, ou de titre du Journal du Camp ?

Ou au contraire, adopter un titre de base uniforme préparant un groupement de ces Associations comme l'avaient été les Secrétariats de Camp ?

Là encore l'unanimité se porta sur la deuxième solution. Quant au titre, celui d'« AMICALES » vint tout naturellement à l'esprit.

En effet c'est le premier nom utilisé par le Commissaire Général PINOT pour les regroupements spontanés des rapatriés d'un même Camp.

Peu après sa nomination (19 septembre 1941), et dans un exposé, le 26 octobre 1941, devant les cadres du Commissariat il commentait :

« But et Fonctions générales des Amicales de Camp »

L'âme de ces Amicales devant être le Secrétaire responsable, le titre de « Secrétariat de Camp » fut utilisé conjointement.

Il est probable que ce sont des raisons tactiques qui, lorsqu'il en officialisa l'existence, le 8 septembre 1942, lui firent adopter de préférence le titre de « Centres d'Entralide de Camp », l'existence des « Centres d'Entralide Locaux » dépendant des Maisons du Prisonnier étant admise par les autorités depuis le début de 1942.

Les premières Amicales se constituèrent dès la fin de 1944 : Stalags X A-B-C et Stalag VIII C. Les créations se succédèrent rapidement, et environ 25 étaient déjà déclarées au 8 mai 1945.

## Naissance de l'U.N.A.C.

Parallèlement à l'étude du groupement de toutes ces Amicales, sous une forme fédérative, était poursuivie et aboutit à l'adoption des statuts et à la déclaration d'existence à la Préfecture de Police le 18 avril 1945 de « L'Union des Amicales de Camp de Prisonniers » devenue le 2 avril 1946

## L'U.N.A.C.

Georges GAIN,  
Ancien Secrétaire de Camp  
du Stalag XVIII A,  
Trésorier Général de l'U.N.A.C.

FIN



Ce... 28 avril 1985 : Bièvre (Belgique).

Il neigeait... Le printemps tant attendu n'était pas au rendez-vous en ce dimanche matin où l'on fêtait le quarantième Anniversaire du Retour.

Il neigeait... Et la « belle forêt » ardennaise avait ressorti sa parure hivernale — comme à Noël. Les sapins scintillaient sous un frileux soleil accrochant ses diamants aux branches givrées.

Il neigeait... Et le calme était partout : les oiseaux, surpris, se taisaient ; les hirondelles n'étaient pas au rendez-vous.

Et pourtant...

Le soleil brillait et réchauffait le cœur de tous ces camarades belges et français heureux de se retrouver encore, quarante ans après, avec beaucoup de joie et d'émotion sur cette « Petite Place de Bièvre », petite bourgade ardennaise.

Le Président Armand ISTA et son épouse Jane accueillait aux côtés de M<sup>lle</sup> STERPIN, organisatrice de cette Journée, avec beaucoup de gentillesse et d'amabilité les Belges et les Français venus se retrouver...

La cloche sonne... C'est l'heure de la Messe du Souvenir, concélébrée par M. l'Abbé GOFFIN, curé de Bièvre ; le Père FORTHOMME, aumônier de l'Amicale belge ; et l'Abbé JAVELET, ancien aumônier de Biberach.

Bien émouvante cérémonie religieuse à la mémoire de nos camarades belges et français à jamais disparus.

Il y a dix ans, nous étions à Bièvre et c'était le père de M<sup>lle</sup> STERPIN qui avait organisé cette rencontre pour le trentième Anniversaire. Paul STERPIN n'est plus, hélas ! trop tôt disparu comme tant d'autres, mais sa fille a voulu reprendre le flambeau et continuer, en mémoire de son père, à refaire cette journée d'amitié.

Pendant l'office, Jane ISTA et M<sup>lle</sup> STERPIN épingleaient au drapeau belge de l'Amicale la Médaille d'Or du Bien et du Mérite. Distinction très justement méritée.

L'homélie de l'Abbé JAVELET ne se commente pas... on l'écoute avec beaucoup d'émotion, sa parole va droit au cœur de chacun de nous. Lui, seul, sait évoquer tant de souvenirs douloureux, que chacun de nous sent monter les larmes aux yeux.

La messe se termine. Brabançonne et Marseillaise s'élèvent sous la voûte sacrée, tandis qu'un cortège précédé des drapeaux belges et français se forme pour aller déposer une gerbe au Monument aux Morts, gerbe cravatée aux couleurs franco-belges.

Le Président LANGEVIN des Amicales françaises et le Président ISTA se recueillent alors que la sonnerie aux morts s'élève et que la neige tombe plus fort que jamais.

Une chaleureuse réception en l'Hôtel de Ville par la Municipalité et M. le Bourgmestre avec de chaudes paroles d'accueil nous souhaite la bienvenue dans sa ville de Bièvre. Le Président LANGEVIN le remercie au nom de tous les Français présents et lève la coupe à la Belgique alors que le Bourgmestre lève la sienne à la France, scellant ainsi une longue et indéfectible amitié.

Après l'Assemblée Générale, c'est dans une grande Salle des Fêtes, pavoisée aux couleurs franco-belges et fleurie que devaient se retrouver plus de cent cinquante convives.

A la table d'honneur, autour de M<sup>lle</sup> STERPIN, organisatrice de cette journée, combien réussie, Armand et Jane ISTA, le Président LANGEVIN et Madame, M. et M<sup>me</sup> GAUDRON, les aumôniers, M. le Curé GOFFIN, le Père FORTHOMME, l'Abbé JAVELET et tant d'autres que je ne peux citer de peur d'en oublier.

Du côté d'Ulm, c'est une « minie-délégation » française. Les années sont de plus en plus lourdes et se font durement sentir pour bien des camarades avec en plus les soucis de santé ou familiaux. Nous devons les excuser, mais en pensée ils sont tous avec nous, ne les oubliant pas, qu'avec regrets.

Le repas est parfait. M<sup>lle</sup> STERPIN s'affaire auprès de chacun de nous. Qu'elle soit rassurée... On ne peut que la remercier, une fois de plus, pour tant de travail d'organisation. Jane ISTA, au nom de tous, lui remet cette gerbe qu'elle déposera sur la tombe de son père tant aimé, qui peut être fier, aujourd'hui, de sa fille. Merci M<sup>lle</sup> STERPIN. Vous avez réussi, par votre gentillesse, à convaincre et surmonter bien des difficultés.

Le temps a passé trop vite. Il faut se séparer... Le cœur pris... le cœur gros... La vie continue... La neige aussi, mais ce quarantième anniversaire devait se fêter en cette belle région des Ardennes qui connut des « heures si tragiques » que nous ne devons pas oublier : c'était fin décembre 1944 ; la victoire n'était pas loin, et pourtant elle avait failli chanceler... Heureusement les Alliés s'étaient ressaisis et la victoire ne faisait plus de doute. Le Rhin était franchi... notre libération était proche... Souvenons-nous camarades et amis belges de ces « derniers jours » tant attendus et à jamais restons unis dans une fraternelle amitié.

## A TAMINES

Comme chaque année depuis 1955, les Anciens d'Ulm se retrouvent, la veille de l'Assemblée Générale belge, à Taminés, chez la famille LEGRAIN, enfants et petits-enfants.

Que de souvenirs, après les avoir connus si petits, entourés, ils ont grandi dans la tendresse d'un père et d'une mère admirable Louise LEGRAIN dont le souvenir reste gravé dans le cœur de chacun des présents avec celui de Jules MARCHAND dont les enfants Jean-Marie, Françoise et Claude, et le petit Jérôme n'oublient jamais de Venir nous saluer et nous retrouver en cette soirée traditionnelle. Autour d'eux : M<sup>me</sup> Angèle STORDER, M. et M<sup>me</sup> WAUTELET, M. et M<sup>me</sup> SCHNEIDER, M. et M<sup>me</sup> BELMANS Marcel, M<sup>me</sup> DENIS, M<sup>me</sup> TOURNAY-FRANKART, M. et M<sup>me</sup> ANTOINE André, M. et M<sup>me</sup> BALASSE André, M<sup>lle</sup> Huguette CROUTA, M. Julien DUEZ.

S'étaient excusés : le Président d'Ulm René SCHROEDER, HINZ, REIN FAUCHEUX, ARNOULT, BATTUT, JOSEPH, SENECHAL, M<sup>me</sup> YVONET, RIBSTEIN et tant d'autres qui voudront bien m'excuser de ne pas les avoir cités.

A tous amicalement.

Lucien VIALARD  
(Ancien d'Ulm, VB).

## BOITE AUX LETTRES

Le Président LANGEVIN et Madame sont à Menton : une belle carte ensoleillée et fleurie... hélas ! c'est un mirage ! Le printemps est tardif sur la Côte-d'Azur, après un hiver exceptionnel et neigeux... Repos, calme, bienfaits. Avec tous leurs bons souvenirs aux Ulmistes.

Marie COURTIER, un amical bonjour de Bretagne, où, malgré la pluie et le vent, le paysage est toujours aussi beau. Bretagne de toujours / Bretagne de mes amours... J'ajoute ces quelques vers... par atavisme.

Sur le chemin du retour, après le Var, nos amis bretons Edmond et Eliane MICHEL font une halte à Vaison-la-Romaine et remontent vers leur Bretagne si belle sous son ciel gris, son vent du large qui vient avec les flots -oh-oh-oh...

Emile LEGRAIN est en Espagne chez ses enfants (Alicante). Avec son meilleur souvenir et le bonjour des enfants. Nous l'avons revu à Taminés.

Madeleine, Lucien et Maman ARNOULT sont à Axat (Aude). Ils ont bien regretté leur absence à Vincennes... et nous aussi. Nous les avons revus à Paris le 12 mai... Merci de leur amical souvenir enneigé.

M<sup>me</sup> SECCHI, Vault (Haute-Savoie), avec son fidèle souvenir. Merci pour notre Caisse de Secours.

Lucien VIALARD.

## Des Canadiens à Paris

Pour nous Français, le Canada évoque Jacques CARTIER, Samuel CHAMPLAIN, RICHELIEU, Louis XIV et des siècles d'une histoire fortement contrastée, dans laquelle Français et Anglais vont alternativement interférer, au milieu des Hurons et des Iroquois.

C'est en 1871 seulement que la Colombie britannique, colonie de la Couronne, devint une province du Canada. Capitale Vancouver.

Pourquoi parler ici de cette province et de cette ville canadienne ? Tout simplement parce que, à Vancouver, l'Amicale compte deux amis au sein de la population : les BERNARD, qui nous ont fait la joie d'une visite impromptue le jeudi 2 mai, à « Opéra-Provence ».

C'est toujours un plaisir de retrouver de temps à autre, autour des lieux de l'Amicale, des visages que l'on n'a pas l'habitude de voir, mais lorsqu'il s'agit d'amis aussi lointains le plaisir s'en trouve décuplé. Des bords du Pacifique à ceux de Seine, il y a plus d'un pas, et le besoin de se ressourcer au pays de France, qu'on soit du « Sébasto » ou du... Forez, n'enlève rien à la performance non plus qu'au témoignage de fidélité de nos deux amis retrouvés.

Nous étions peu nombreux ce jour-là : le Président LANGEVIN et Madame, VERBA et Madame, ROSE, TERRAUBELLA, pour entourer les BERNARD. Mais chacun était heureux de la rencontre. Il faut dire que nos Canadiens n'engendrent pas la mélancolie, leur bonne humeur et leur gentillesse ne se relâchèrent pas durant les deux bonnes heures passées ensemble. L'accent de M<sup>me</sup> BERNARD apportant la note d'exotisme qui éclairait notre petite table : la défense... de la langue française y fit l'unanimité et le « franglais » durement en procès !

Vous recevant ce soir-là, nos amis, nous nous souvenions que, il y a quarante ans exactement, mois pour mois, des unités canadiennes participaient à la libération des camps d'Allemagne.

Chers BERNARD, nous avons été heureux de vous voir et nous vous remercions de votre visite. Lorsque vous aurez regagné le pays de Maria CHAPDELAIN, souvenez-vous que vous avez des amis, 46, rue de Londres, à Paris. Que la santé vous soit gardée et... au plaisir de vous revoir, ou de vous lire.

J. T. (8 mai 1985).

## GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

|                      |             |
|----------------------|-------------|
| Anjou blanc sec      | Anjou Gamay |
| Coteaux de l'Aubance | Anjou Rouge |
| Rosé de Loire        | Méthode     |
| Cabernet d'Anjou     | Champenoise |

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT  
Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix



Quelques bonnes nouvelles glanées de ci, de là...

◆ Une très agréable surprise en ce 1<sup>er</sup> mai, celle de recevoir une très jolie carte de muguet que m'adressent nos amis GAMBIE et leurs enfants. Que tous soient très sincèrement remerciés de leur touchante pensée.

◆ Par Yolande DROUOT des nouvelles de notre ami Maurice un peu patraque ces derniers jours du début de mai. Ils doivent descendre à Niort, chez une de leurs filles, vers le 10 (triste anniversaire que cette date, quarante-cinq ans déjà !) et nous les verrons pour une pause café. En tous cas, meilleure santé à notre ami.

◆ Voici les vacances pour tous, avec le beau temps peut-être revenu... alors profitez bien du soleil, s'il vient vous voir... portez-vous bien... et au mois de septembre pour reprendre notre courrier... pourquoi pas ?

◆ A tous et à toutes, Madame et moi adressons nos meilleures amitiés. Bonne santé.

Maurice MARTIN,  
(Matricule 369, Stalag IB, puis XB).

## Le coin du sourire

# J'ai du bon tabac...

Ce matin du mois de mai 1941, Ferron descendait d'un air soucieux les escaliers qui menaient au service de chirurgie. Jamais, depuis qu'il était arrivé à l'hôpital du Wald-Hôtel, en juillet 1940, sa provision de tabac n'avait été aussi restreinte.

Il venait d'en faire l'inventaire avant de quitter le magasin aux couvertures, où il officiait, sous la direction du père Wolfahrt.

Il lui restait, tout juste, deux paquets de cigarettes, dont l'un entamé et quelques pincées de tabac allemand desséché.

« — Même en me rationnant, j'en ai à peine pour une semaine ! Avec ça pas de colis d'annoncé ! Et cette vieille ganache de père Wolfahrt qui ne m'en apporte plus de Villingen. Il dit que le tabac est rationné et qu'il faut des cartes, maintenant. Ah ! ça va être gai, si je n'ai rien à fumer ! »

Il continuait de rouler des pensées moroses, quand dans les couloirs de l'hôpital, il aperçut, soudain, un visage de connaissance.

— Ah ! par exemple, mais c'est le sergent Maziel !  
— Hé ! Ferron, quelle surprise !

Il s'agissait d'un sous-officier qui se trouvait dans sa compagnie pendant la « drôle de guerre ».

— J'étais dans un kommando et je viens d'être hospitalisé. Oh, rien de grave, ajouta-t-il, avec un large sourire.

Le soir, après la soupe, Ferron pilota le nouvel arrivant d'un bâtiment à l'autre. Il le mena ainsi jusqu'au petit espace vert, ceint de barbelés, que les habitués de l'hôpital appelaient « la plage ».

Maziel, qui avait un accent chantant du Lot-et-Garonne ne put s'empêcher de dire :

— Eh bien ! mon vieux, vous avez l'air d'être drôlement peinarnds ici !

Ferron en convint :

— Oui on arrive à tenir le coup ! Mais, ce qui manque le plus, c'est de quoi fumer. Tiens, moi par exemple, je vais être bientôt à sec. Et, sans tabac, y a plus de bonhomme !

Maziel abonda dans le même sens. Puis, comme il observait à droite et à gauche, il s'exclama, tout à coup :

— Mais pourquoi tu n'essayes pas de fumer des herbes ? Il y en a qui sont très bonnes. Tiens, j'en vois justement une espèce qui convient assez bien, là, près des barbelés.

Ferron regardait de tous ses yeux, pendant que Maziel lui montrait une herbe fine, une de ces herbes que les chiens mâchonnent au printemps, pour se purger.

— C'est très simple Tu la cueilles le matin, quand la rosée est tombée. Attention : il faut la couper à ras de terre. Ensuite, tu la fais sécher à l'ombre, ça c'est

important, jamais au soleil, surtout, ne la mets pas sur du papier de journal, mais sur du papier d'emballage. Après, tu la retournes trois ou quatre fois, par jour. Au bout de deux à trois semaines, tu pourras fumer. Et tu m'en diras des nouvelles. Je connais un peu la question. Dans le Midi, je cultive du tabac, avec mon père. Naturellement, tu me réserveras quelques cigarettes.

Ferron, que ces perspectives avaient ragailardi, promit solennellement.

Mais la difficulté était d'aller chercher cette herbe, qui se trouvait trop près des barbelés pour qu'on puisse la cueillir, sans risquer une rafale de mitrailleuse.

Heureusement qu'il y avait à l'hôpital un gardien âgé et un peu simplet. D'un aspect débonnaire, il se faisait rudoyer par ses camarades et aussi par les prisonniers. Il avait été surnommé, par dérision : « le Vainqueur ».

Ferron sacrifia deux cigarettes de son dernier paquet pour lui expliquer, en sabir, avec force mimiques, qu'il voulait couper et ramasser l'herbe qui poussait le long des barbelés, un jour que le « Vainqueur » serait de garde.

Son interlocuteur fut long à comprendre, mais les deux cigarettes parurent ouvrir son entendement, car il finit par cligner de l'œil gauche, en répétant plusieurs fois : « Tabak, gut, gut ! »

Un matin, donc, que « le Vainqueur » était de service au mirador, Ferron fit sa récolte à genoux, poussant ses investigations le plus près possible du réseau de barbelés.

L'œil aux aguets, il traquait la fameuse herbe, n'hésitant pas à se mettre à plat ventre, afin qu'aucun brin n'échappât à ses recherches.

Quand il eut terminé, son butin représentait quatre ou cinq poignées, qu'il porta aussitôt dans le local aux couvertures, qui servait, à la fois de magasin, de chambre et de bureau.

Suivant la lettre les instructions de Maziel, il disposa l'herbe sur un papier marron, placé à l'abri de la lumière. Et quatre fois par jour, il la remuait avec d'innombrables précautions.

Tous les hôtes de l'hôpital, docteurs, employés, malades furent bientôt au courant. Lorsque Ferron traversait un couloir, il y avait toujours quelqu'un pour l'interpeller :

— Alors, ça sèche comme tu veux !  
— Hé, dis ; donc, c'est bientôt qu'on fume !

Mais, au bout de quelques jours, il fut pris de sérieuses inquiétudes. En séchant, la quantité d'herbe diminuait visiblement, sans nul doute possible. Aussi, Ferron courut sans tarder confier ses craintes à Maziel. Celui-ci fut péremptoire :

## Marraine de guerre

C'est à l'obligeance de notre camarade et ami Armand PIMPURNIAUX, Président de l'Amicale Belge des X A, B, C, que nous devons la publication de ce texte, comme de tous ceux qui, dans l'avenir, seront éventuellement repris de son Bulletin. Qu'il en soit ici remercié.

J. T.

François n'avait pas connu sa mère, morte en lui donnant le jour. A peine âgé de dix ans, il avait perdu son père emporté par un coup de grisou au fond de la mine. Quelques années d'orphelinat, puis quelques autres comme valet de ferme l'avaient conduit au service militaire. En mai 1940, sur le canal de la Lys, son groupe de combat encerclé avait été capturé après avoir vidé tous les chargeurs sur l'ennemi.

Puis ce fut un stalag et un kommando forestier. Malgré la pauvre vie qui avait été la sienne jusque là, il n'avait jamais connu la faim ; il en subit désormais les affres : à la fin de longues journées de bûcheronnage, les « gefang » recevaient un bol de soupe claire où surnageaient parfois quelques morceaux de couenne de lard, quelques tranches d'un pain noir dans la farine duquel un boulanger véreux avait mêlé du sable, des « kartoffels » noirâtres et, le dimanche, suprême « delikatessen » (1), une fine tranche d'un saucisson douteux. Pour remplir leurs estomacs, les captifs ajoutaient à ce menu une mixture faite d'épluchures de pommes de terre et de pousses d'orties. En automne, s'ils avaient la chance de travailler à proximité d'un hêtre, ils se payaient le luxe de mâchonner quelques poignées d'akènes.

Quand l'envoi des colis fut enfin autorisé, François envoya une carte à son ancien patron ; mais celui-ci était plus préoccupé de servir ses clients du marché noir que de distraire une minime partie de ses surplus en faveur d'un « gamin de l'assistance publique ». François tenta sa chance du côté de son ancien orphelinat : personne ne se souvint de lui dans une administration qui, trop souvent, n'a guère plus de cœur que de mémoire. Puis s'étant remémoré une histoire racontée par son père qui avait fait l'Yser, il demanda à la Croix-Rouge de le mettre en rapport avec une marraine de guerre. Deux mois plus tard, il reçut du village ardennais « Le Stocquoit » une brève carte : l'écriture était irrégulière et pointue ; « Marraine Jeanne » annonçait l'envoi d'un colis tout en laissant comprendre que beaucoup de choses qui étaient du domaine du marché noir, n'étaient pas à portée de sa bourse.

Colis et lettres se succédèrent cependant régulièrement. Marraine Jeanne paraissait peu d'elle-même ; tout au plus signalait-elle, un jour, qu'elle venait de recueillir une nièce du nom de Jeannette dont les parents avaient été tués au cours d'un bombardement. Mais elle faisait tout son possible pour entretenir le moral de son protégé.

Au moyen de locutions patoisantes ou d'anagrammes astucieux dont le sens échappait aux censeurs de la Kommandantur, elle lui communiquait tout ce qui paraissait de bon augure pour l'issue du conflit. Ses lettres étaient émaillées de locutions comme celle-ci : Yvon Piette. Quel censeur allemand pouvait deviner dans ces deux mots la défaite finale de vainqueurs d'hier ? En octobre 1940, quand la bataille d'Angleterre parut avoir tourné court pour les envahisseurs, elle raconta l'aventure qui venait d'arriver à « un de nos voisins, d'ailleurs peu sympathique » : celui-ci qui se nommait Ehcob, avait utilisé son canot à moteur sur les eaux des étangs de Virelles et ce au grand agacement du propriétaire de la rive d'en face ; celui-ci avait alors répandu à la surface de l'eau une épaisse couche de fuel et y avait mis le feu. Ehcob avait été grillé tout vif (2). De même, au printemps 1942, quand Hitler se fut cassé le nez devant Moscou, Marraine Jeanne donna des nouvelles du boxeur Jef Enlats qui, après avoir connu des moments difficiles, commençait à retrouver son punch. Ce qu'elle ne disait pas, c'est que, elle-même, elle contribuait de son mieux à faire gagner la guerre aux Alliés en hébergeant des aviateurs en transit vers la Grande-Bretagne.

A plusieurs reprises, François avait émis le souhait de recevoir une photo de sa bienfaitrice ; mais celle-ci faisait la sourde oreille. Quand arrivèrent les colis américains et canadiens, il put, enfin, manger à sa faim. Moyennant quelques paquets de cigarettes made in U.S.A., il convainquit un de ses gardiens de le photographier. Il profita du rapatriement d'un copain malade pour faire parvenir à Marraine Jeanne une savonnette, une tablette de chocolat et une photo avec cette dédicace : « A la gentille dame qui jamais ne laisse voir sa figure ». A quelque temps de là, il reçut une photo au revers de laquelle Marraine Jeanne avait écrit : « Le portrait de la gentille dame est plutôt celui d'une pomme reinette bien fripée ». Lui, il remarqua surtout deux yeux brillants d'intelligence et un sourire fleurant la bonté.

Dans la dernière lettre au début de l'été 1944, François reconnut à peine l'écriture. Dans son émotion de penser que sa bienfaitrice pouvait être fort malade, il ne prêta guère d'attention à la dernière phrase qu'il ne devait comprendre que bien plus tard : « François, je vous aime, Jeanne ». Au-dessus des mots « vous aime », avait été ajouté le mot « bien » comme si la vieille dame avait voulu atténuer ce qui à son âge pouvait ressembler à une déclaration ridicule.

— C'est parce que ça sèche trop vite ! Il faut étaler moins et aussi remuer plus doucement. A présent, tu peux te contenter de l'aérer deux fois par jour, seulement.

Malgré l'application rigoureuse de ce pertinent conseil, le tas d'herbe continuait à s'emousser lentement. Maziel consulté à nouveau, vint se rendre compte sur place :

— Maintenant, il n'y a qu'une chose à faire. Tu mouilles le tas avec un peu d'eau, pas trop, bien sûr, chaque matin. Et tu le retournes, doucement vers le milieu de la journée.

Ces nouveaux soins n'apportèrent guère de changement. Ferron, la mort dans l'âme, constatait la diminution, lente, mais inexorable, de sa fausse « herbe à Nicot ».

— Si ça continue, y va plus rien me rester.

— Mais si, mais si. La couleur est brune, juste à point. Mets ce qui reste dans un sac en papier et dans quatre-cinq jours, tu pourras commencer à fumer. Mais n'oublie pas : y a au moins deux cigarettes pour moi !

En dépit des avis éclairés de Maziel, le volume se réduisait, toujours, d'une façon continue, à un point tel que Ferron sombrait dans les affres du désespoir.

Un soir de la semaine suivante, n'y tenant plus, il renversa le sac sur une couverture. La mine consternée, il put alors contempler le résultat de ses efforts : un petit tas d'herbe sèche, craquelante, qui commençait de se réduire en poussière.

— Y a tout de même de quoi faire deux cigarettes, deux petites, c'est vrai ! Faut que j'en garde une pour Maziel... comme promis !

Le matin même, il s'était procuré du papier blanc, assez mince à l'infirmerie.

— Je vais en rouler une tout de suite. Le mieux, après tout, c'est que j'en fasse une seule, une grosse ! Maziel, c'est un copain, il comprendra. Je lui en donnerai la prochaine fois !

Après dix minutes d'essai, il parvint, non sans difficultés, à faire, avec tout ce qui restait, une cigarette de la taille d'un cigarillo.

— Ah ! celle-là, je vais la savourer, comme il faut ! Elle m'a donné assez de mal ! D'abord, je vais m'installer à mon aise pour la déguster !

Il disposa une chaise près de la fenêtre, s'y assit confortablement et se donna le plaisir d'attendre un instant. Puis, se réjouissant à l'avance des délices qui allaient lui échoir, il sortit son briquet et alluma la cigarette tant attendue.

A peine eut-il le temps d'apercevoir une flamme aveuglante, qu'il ressentit, aussitôt, une brûlure cuisante aux lèvres. La douleur fut si vive qu'il lâcha son briquet, en poussant un juron.

L'herbe archi-sèche et peu tassée dans le papier, avait brûlé d'un seul coup, en une fraction de seconde. Il n'en restait que quelques volutes de fumée grise, qui commençaient à se diluer, en montant, en spirales, vers le plafond.

Maurice ROSE.

En septembre, la libération du pays mit fin pendant neuf mois à tous contacts entre les prisonniers et ceux qui les attendaient. François passa ce temps à se morfondre d'inquiétude pour celle qui pendant cinq ans l'avait aidé comme l'eût fait sa mère si elle avait vécu.

Le 8 mai 1945, il se présenta devant une petite ferme ardennaise, poussa l'huis en appelant : « Marraine Jeanne, je suis là ; c'est François ». Seul le ronronnement d'un chat couché sur une chaise et le crépitement dans l'âtre d'un feu de bois rompaient le silence. Sur une commode, François aperçut une photo de Marraine Jeanne ; le coin supérieur gauche était barré d'un crêpe noir ; dans le coin inférieur droit, quelqu'un avait coincé la photo qu'il avait envoyée d'Allemagne trois ans auparavant. Soudain, derrière lui, il entendit une voix jeune qui disait : « A la gentille dame qui jamais ne laisse voir sa figure ». Pivotant sur lui-même, il se trouva face à face avec une jeune fille d'une vingtaine d'années : une agréable frimousse encadrée d'une abondante chevelure qui retombait en vagues d'or sur ses épaules et sur le dos. Dans les yeux amusés, il retrouva le regard direct et profond de Marraine Jeanne. « Jeannette ! François ! » profond les seuls mots qu'ils purent articuler. « Je croyais... Je croyais... » balbutia-t-il, embarrassé par l'impression qu'il allait dire une ineptie. « Vous croyiez que j'avais toujours quinze ans ? », coupa-t-elle. « Le temps à passé pour moi aussi ». « Et il a fait des merveilles » répondit-il, aussi admiratif que sincère.

Ils parlèrent longtemps de Tante et Marraine Jeanne. La jeune fille expliqua comment sa parente avait été au printemps de 1944 emmenée par la Gestapo puis fusillée à la Citadelle de Liège. François comprit alors en un éclair la dernière phrase de la dernière lettre : « François je vous aime (bien) ». Rougissante, elle avoua que tout était de sa main. « Je ne voulais pas te donner des inquiétudes ». François feignit de croire ce pieux mensonge. Leurs regards se croisèrent. Chacun de leur côté, ils comprirent qu'ils allaient se répéter le même aveu. Ils s'aperçurent alors qu'ils se tutoyaient en se tenant la main. Il leur sembla que, dans son cadre de cuir bouilli, Jeanne les regardait d'un air aussi malicieux que satisfait.

Léon PAPELEUX - X B.

(1) Mot signifiant friandises.

(2) A cette époque, la correspondance des prisonniers répercuta ce bobard lancé par la Résistance naissante pour accréditer l'idée que le débarquement en Grande-Bretagne avait échoué.

# SOUVENIRS par Georges HURET

(FIN)

Je suis certain que le spectacle de désolation qui s'offrit à nous à la sortie de notre casemate est resté gravé dans la mémoire des gars. Je ne sais combien de temps ça a duré, mais il y a eu un long silence au vu de ce terrain défoncé, des cratères immenses, de la baraque ? Plus une planche visible, plus un brin d'herbe. Et notre chèvre complètement perdue, ne reconnaissant pas son terrain, donnant l'impression d'être devenue sourde !

Il faut absolument que je vous parle de notre biquette, elle faisait partie du personnel de la casemate.

Après le départ des civils alsaciens, mon ami POIRIER et moi étions descendus au Moulin, petite ferme en contrebas, à 400 m, occupée par une partie de l'Etat-Major. Je crois que nous étions descendus pour prospecter et, si possible, faire emplette de quelques victuailles. Au milieu de la basse-cour, nous avons remarqué une belle petite chèvre. Nous sommes revenus avec elle à C. 17. Assez bon accueil jusqu'au lendemain matin, notre nouvelle année s'étant un peu oubliée...

Vite on décida de lui faire une petite cabane dans l'enceinte. Non seulement elle devint notre fétiche, mais son lait agrémentait bien nos petits déjeuners. Elle manifestait sa joie de se trouver parmi nous, mangeant force biscuits de guerre. Il ne fallait laisser traîner ni cigarettes, ni tabac, elle en raffolait.

Nous lui étions tous affectueusement attachés, elle montait la garde avec nous, sous les giboulées et les plus fortes chaleurs. Elle partageait nos repas, elle avait une manière bien à elle de s'approprier le sucre, tout ce qui traînait. Je n'oublierai jamais biquette.

Dès les premiers bombardements, nous lui avons construit un abri, assez loin, quelque chose de solide avec des rondins, abri assez profond, de l'herbe, quelques biscuits et de quoi boire. Bien sûr, le 1<sup>er</sup> juillet, nous avons franché, inquiets, l'abri avait tenu le coup. Recouvert de terre, il était temps, elle n'avait plus qu'un petit espace libre pour respirer. Souvent, en pensant à elle, je me demandais bien ce qu'elle était devenue ? Quand j'ai revu mon ami POIRIER, il m'a affirmé que nous l'avions ramené dans la soirée du 1<sup>er</sup> juillet à la ferme. Quatre jours et quatre nuits sous tension, et sans sommeil, m'ont laissé un vrai « trou de mémoire » à ce sujet.

Cette journée du 1<sup>er</sup> juillet, nous avons fait avec mon ami un petit tour d'inspection des ouvrages rapprochés. Nous eûmes la satisfaction de constater qu'aucune tentation des kamikazes-poseurs de mines n'avait réussi, contrairement au canal Albert. Ils n'ont pas pu surprendre la vigilance des guetteurs et ils ont tous payé de leur vie.

Le 2 juillet, nous étions de bon matin rassemblés, casemate par casemate. Tous, nous avons rendez-vous au Moulin. Les soldats allemands nous attendaient en dehors des limites des enceintes, en dehors de ce qui restait des barbelés, ils nous rendirent les honneurs. Le Lieutenant LELOUP présenta les sections à l'Officier allemand. Je reverrai longtemps le visage de mon petit Lieutenant, si brave, la figure décomposée, les larmes aux yeux. La colonne s'ébranla et nous partîmes en direction d'Hagenau, dans un désordre presque parfait, des gardiens relativement calmes. C'était un peu la courtoisie aux fontaines ; pour la plupart nous n'avions pas marché depuis longtemps, enfermés dans nos casemates, plus l'habitude du grand air et surtout du soleil. J'avais quand même pris un bidon de schnaps. J'avais vingt-trois ans, ce jour-là, 2 juillet 1940. Par cette chaleur-là, ce n'était pas très indiqué, mais ce bidon fut très rapidement vidé. Après trois petites heures de marche, nous arrivâmes à la Caserne Aimée, lieu de mon incorporation en septembre 1938.

Nous nous organisâmes tant bien que mal, par affinités, mais sans aucune discipline. Matches de football dans la journée avec de très bons joueurs, tels Heisserer, du Racing-Club de Strasbourg, Inter de l'Equipe de France, maintes fois sélectionné, libéré quelques jours après avec les Alsaciens.

Un beau matin, un appel en dehors des heures normales destiné aux postiers et cheminots m'intrigua. Devais-je m'y présenter ? Le bruit courait avec insistance que c'était en vue d'une libération ! Je me dégonflais lamentablement. Ils furent tous rapatriés. Je l'appris officiellement très vite par la suite. Je jurais, mais un peu tard, qu'on ne m'y reprendrait plus.

Au bout d'une dizaine de jours, le temps commençait à nous paraître long, l'incertitude pesait. Toujours pas de discipline, gardiens presque invisibles. Un matin, je me payais de culot. Alertant mon ami COQUELIN l'interprète : « Demande un peu au Commandant si on ne pourrait pas envoyer ne serait-ce qu'une carte à nos familles. » « Ce n'est pas la peine, répondit-il, très affirmatif : vous arriverez chez vous avant les lettres. » Cette réponse eu tôt fait le tour du Camp. Seuls, pourtant, deux gars firent la belle. Un trou énorme dans le mur des lavabos les fit atterrir sans douleur dans le jardin du voisin !

J'ose à peine vous le dire : un beau matin, on m'appelle au bureau. Je crois rêver. Ma brave mère était là, accompagnée d'un couple ami, les LAMAIN. Hôteliers à Paris, leur établissement fut de suite réquisitionné ! Poussés par ma mère, ils avaient demandé un laissez-passer pour rendre visite à leur famille en Alsace. Plein d'enthousiasme, de confiance, je les laissais repartir. « A bientôt », leur dis-je. Je voulais rester avec mes compagnons de combat et avec des papiers en règle. La libération n'était-elle pas imminente ?

Trois jours après cette visite inattendue, un incident éveilla fortement nos soupçons. Depuis notre arrivée à la caserne Aimée, il nous était loisible de converser, sous l'œil indifférent des sentinelles, avec les habitants de Hagenau qui avaient peu à peu regagné leurs maisons abandonnées pour l'exode.

Un matin, changement de décor : un soldat, assis à califourchon sur un petit mur, reçoit de vingt mètres une balle dans la cuisse ! La villégiature était terminée et la discipline renforcée au maximum. Deux jours après, nous nous retrouvâmes dans un train de marchandises. Quel convoi, quelle ambiance, à peu de chose près la même que je devais connaître plus tard entre Compiègne et Mauthausen, en 1943.

Personne n'était dupe de la direction que nous allions prendre. Quelle épreuve ce fut de revoir tous ces lieux que nous connaissions depuis des mois et de passer même assez près de C 17 ! Nous étions anéantis.

Quelques heures de trajet et nous arrivions à Stuttgart, le moral lamentable, ulcérés de nous être laissés tromper de la sorte. L'accueil fut mémorable : cris, insultes et visages chargés de haine. Direction le Stalag VA, Ludwigsburg, à quelques kilomètres de Stuttgart. C'est de ce camp-là que je fis ma première évasion avec mon ami POIRIER et quelques camarades. Seul repris à Offenburg, je fus dirigé sur Villingen et logé dans la fameuse baraque du VB. Vous connaissez la suite, je vous en ai parlé ici-même. J'ai oublié de vous conter une petite anecdote. Quelques heures avant notre embarquement pour l'Allemagne, je m'entendis appeler : « Jo, viens voir ton pote, ton ami ! » C'était d'Adjudant GUEL, sac au dos, dans la main gauche une valise et de la droite tirant une cantine, vestiges d'une bonne vingtaine d'années de « bons et loyaux services ». Il faisait peine à voir. Cette image de l'Adjudant GUEL effaça d'un seul coup toutes les vacheries qu'il m'avait faites, il m'était devenu sympathique, il me sembla qu'il représentait la parfaite image de notre défaite ! Les éclats de rire des deux soldats allemands l'accompagnant m'étaient insupportables, j'aurais pu l'aider, peut-être que je l'aurais fait, pas sûr. En tous cas, je puis affirmer qu'il ne m'aurait pas vu rire.

Dès le lendemain de notre arrivée à Ludwigsburg, à l'appel, on demande des cheminots. Me rappelant le précédent de la « Caserne Aimée », je fonçai le premier, POIRIER me suivit. Je suis cheminot à la Gare des Dattgnolles Manutentionnaire. Je décris la gare que je con-

naissais bien, j'habitais très près. Interrogatoire facile, de pure forme. Soixante-dix clients le premier jour, le lendemain on en redemande. Tous étaient aussi peu cheminots que moi.

Il s'en présenta quatre-vingts, soit, en deux jours, cent cinquante « cheminots ». A l'appel du lendemain, anxieux, angoissés : les quatre-vingts du deuxième jour furent reconnus. Ils rentrèrent tous en France. J'ai longtemps repensé à cet épisode, et je revois encore le dernier de la colonne, un gars de Marmande, que j'avais moi-même poussé dans le bureau, me faisant de la main des signes d'adieu : il était fleuriste !

Voilà, j'étais bel et bien refait. J'étais prisonnier à part entière, comme des centaines de milliers d'autres.

Quant aux « prisonniers d'honneur »... C'étaient tout bêtement des soldats auxquels l'ennemi rendait parfois les honneurs militaires pour leur courage au combat, ce qui ne les dispensait pas pour autant de la captivité.

— ◆ —

J'ai tenu dans cette relation à vous parler tout particulièrement de la résistance militaire de ce petit coin d'Alsace — il y en eut ailleurs, lors de la Campagne de France — de ces combats locaux de la ligne Maginot, dont on s'est tant gaussé stupidement et sans trop chercher à savoir qui étaient les responsables d'un désastre qui n'aurait pas dû être.

Les censeurs ne manquèrent pas. D'aucuns, pour se faire valoir, poussèrent leurs critiques jusqu'à l'injustice. A les en croire, il n'y avait pas eu de combat, de bataille. D'où alors les cent vingt mille tués. Dans les temps qui suivirent, on retrouvait les mêmes, couverts de toutes les gloires et pourvus de tous les mérites. On se prévaut plus aisément de la victoire que des revers. Bien naturel, en somme. Mais quelle leçon pour nous, soldats défaits mais sans démerite, quoi qu'on en ait dit. L'histoire en fin de compte rendra à chacun ce qui lui revient...

Ces longues années de captivité qui nous échurent nous auront au moins appris une chose, l'importance de la fraternité et de la solidarité dans l'épreuve, et après. Prisonnier de guerre ou déporté, souvenons-nous du temps des barbelés, restons unis et vigilants : « Plus jamais ça ! »

« Le Lien » est là pour nous tenir « en éveil ». Que ceux qui l'ont dirigé hier et aujourd'hui, PERRON, TERRAUBELLA, ceux qui y travaillent, trouvent ici notre reconnaissance. Vive la liberté !

Georges HURET,

ancien P.G., ancien Déporté.

TRANSACTIONS  
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES  
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE  
BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains  
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts  
immobiliers - Locations, etc...

## COURRIER DE L'AMICALE

Vos bons vœux ont continué à affluer à l'Amicale jusqu'à fin mars. Nous vous en remercions et regrettons de ne pouvoir citer, par manque de place, tous les noms de nos amis. Qu'ils sachent cependant que leurs souhaits nous vont droit au cœur et que nous sommes émus et en même temps très fiers de leur fidélité.

Nous sommes une grande famille, nous avons traversé les mêmes épreuves ; épreuves qui resteront toujours gravées dans notre mémoire. Encore merci, chers amis, de votre constance, et merci aussi pour vos compliments.

Si vous avez assisté à notre Assemblée Générale, vous avez pu vous rendre compte que notre trésorerie se porte bien. Cela grâce à VOUS TOUS. Entre nous, le « Lien » est solide et le restera le plus longtemps possible ; il ne se dénouera qu'avec le dernier d'entre nous, et nous en reparlerons à partir du nouveau siècle... Aussi, chers amis et chères amies, soignez-vous bien, ne vous laissez pas abattre par le temps, sachez que vous n'êtes pas seuls, que le progrès avance à grands pas, que notre amitié est indéfectible et qu'en cas de « tuile » quelconque VOUS POUVEZ TOUJOURS FAIRE APPEL A VOTRE AMICALE. CE NE SERA JAMAIS EN VAIN.

Robert VERBA.

Que notre ami CHAPLAIN Jean, 129, rue Foch, 14750 Saint-Aubin-sur-Mer, sache bien qu'il fait partie d'une AMICALE d'anciens P.G. et Amicale veut dire Amitié. Aussi, quand le cas se présente, il est tout naturel de la prouver. C'est nous qui te remercions pour ta fidélité.

Notre ami RAULIN Lucien, 120, rue Henri Petit, Saint-Pardoux-Isaac 47800 Miramont de Guyenne, nous fait part de son chagrin devant la disparition de notre ami

FRANÇOIS Paul. Chagrin que nous partageons. Il nous écrit : « Paul était avec nous à Chiron Baraque. C'était un très bon copain et nous étions heureux, depuis la libération, de nous retrouver tous les ans autour d'une bonne table en compagnie de plusieurs camarades de l'Est. Nous le regrettons beaucoup, car c'était un VRAI copain... »

Il nous écrit également que beaucoup de femmes de K.G. lisent « Le Lien » et particulièrement Mme FRANÇOIS à qui nous continuerons de l'adresser, et nous charge de transmettre ses amitiés à tous les anciens de Chiron Baraque de Tuttingen.

Nous souhaitons la bienvenue à deux nouveaux adhérents à notre Amicale :

PIGNOL Gaston, 26, Av. Saint-Joseph, 93600 Asnières, ancien d'Ulm, Kdo Ganswiese, qui a été contacté par notre ami REIN Roger, et

ATTALI Lucien, 1, Av. des Hellènes, 06310 Beaulieu-sur-Mer, ancien du Stalag XB, qui dit avoir été un « mauvais sujet » et fait plusieurs séjours en prison à Strass-Compagnie, pour finir au Stalag grâce à ses dons de sportif qui lui ont permis de s'occuper de l'équipe de foot-ball. Il a appris notre existence grâce à notre ami CHARLES Robert, habitant le même immeuble.

Nous souhaitons un prompt rétablissement à notre ami ROUSSEAU Ferdinand, 395, rue de Bretagne, Oudon 44150 Ancenis. Nous espérons qu'à la parution de ces lignes il aura quitté l'hôpital et se retrouvera en pleine forme.

Nous sommes contents d'apprendre que notre ami COMITI Antoine dit Christophe, 20146 Sotta. ait quitté l'hôpital et que son état de santé s'améliore. Nous

souhaitons qu'à ce jour il soit complètement rétabli et le remercions pour notre C.S.

Notre ami KEPFER René-Jean, 57, rue Max Blondat, 89000 Auxerre, nous charge de transmettre un grand bonjour à l'ami DESFORGES et à l'ex-huissier CHABRAT. Il ajoute à notre honneur : « Un Lien, ça ne se lit pas. Ça se dévore !... »

Merci pour ce compliment et merci aussi pour notre Caisse de Secours.

Notre ami DRULIOLLE Joseph, Les Gouttettes, 19700 Seilhac, écrit être toujours fidèle au Lien qui permet d'avoir des contacts avec les anciens copains de Sandbostel. Quarante ans bientôt que les portes de ce camp se sont ouvertes en grand, et les P.G. ont enfin, après 5 longues années de privations, retrouvé la liberté.

Merci pour ses amitiés et pour notre C.S., ainsi qu'à nos amis : VAN GOETHEM Pierre, « Le Saule », Résidence Fleurie, Bd de Bapaume, 80000 Amiens, et, LEBRUN Amédée, 28, route de Paris, 54570 Foug.

Notre ami MARGOT Henri, Percey-le-Pautès 52600 Chalindrey, nous envoie une photo datant de 1942 sur laquelle il est entouré de ses camarades de captivité du kdo 5641 de Salsauzen (Stalag XB). Il aurait aimé qu'elle soit reproduite sur Le Lien. Malheureusement, vu son état de vieillissement, l'image serait floue. Aussi nous passons son appel à tous les anciens de Salsauzen pour qu'ils se rappellent au bon souvenir de notre ami MARGOT Henri, en lui écrivant. Merci pour lui.

Notre ami HALLEY Georges, 2 bis, rue des Lavières, 52000 Chaumont, adresse ses bons vœux à notre Président LANGEVIN, Emile GEHIN, PALISSE, BRANDT, ainsi qu'à ses anciens amis Jules SCHONI, l'Abbé Camille MULLER, Camille LAGUERRE, Jean TINGAUD, DESFORGES, KEPFER, CHABRAT et leur distingué cuisinier Pierre GROSJEAN, le créateur des lentilles sautées et quasiment immangeables. Nous avons omis de citer notre

## COURRIER DE L'AMICALE (suite)

ancien ami Christian GIRON, cher HALLEY, car il nous a définitivement quittés le 26 mars 1983. Mais son souvenir est toujours présent parmi nous.

Notre ami PINLON Max, 33, rue Jean-Saint-Marc, « Clair-Bois », 33250 La Teste, qui devait être présent à notre Assemblée Générale, a eu un incident de dernière minute qui ne lui a pas permis d'être parmi nous. Sa place à notre table est restée désespérément vide et nous l'avons beaucoup regretté. Heureusement ce n'était pas grave, et ce n'est que partie remise.

A bientôt cher ami, et merci pour notre Caisse de Secours.

Merci aussi à notre ami SOYEUX Roger, « Lislet », par Moncornet (02340), pour notre Caisse de Secours.

Ainsi qu'à nos amis :

— MASSELIN René, Rés. « Les Bosquets », avenue du Château-d'Eau, 33700 Mérignac.

— BURTON René, 4, rue du 8-Mai-1945, 57130 Ars-sur-Moselle, qui adresse ses vœux aux anciens de Schramberg.

— MARTINET André, 17, rue de Copenhague, 55000 Barle-Duc, qui n'oublie pas tous les anciens A.C.P.G. de Tuttingen, Kommando Chiron-Werke.

— Notre ami BERTY Guery, 2, rue des Pins, Lépages-sur-Vologne, 88600 Bruyères, adresse ses amitiés au même Kommando que Martinet. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement à la suite de son infarctus.

— Docteur GRANGE Jean et Madame, 14, quai de Sorbie, 69006 Lyon.

— DEMICHEL Albert, 42840 Montagny.

— LAGUERRE Camille, 4, place Mareilhac, 33300 Bordeaux.

— STEVENET, 4, boulevard François-Albert, 86000 Poitiers.

— VALLON Louis, Damblain, 88320 Lamarche, à qui nous souhaitons de lire notre journal chez lui plutôt qu'à l'hôpital, et d'avoir retrouvé une bonne santé.

— MARCHAL François, rue de Jarménil, 88510 Eloyes.

— BRION Jean, 130, avenue Jean-Jaurès, 33520 Bruges.

— SCHMITT Robert, 9, rue de la Meurthe-Mont, 54360 Blainville-sur-l'Eau.

— BASSENDALE René, 47, rue G-Cliton, 62500 Saint-Omer, qui adresse aussi son bon souvenir à tous les anciens du 604, dont la « tête » est, dit-il, ce cher Maurice MARTIN.

— PETIT André, 3 bis, avenue Clemenceau, 51100 Reims.

— BALTHAZARD André, Lou-Limbert, Quart. Rosaire, 83110 Sanary-sur-Mer.

— SOLANS Adrien, 16, rue du Général-Menvielle, 65200 Bagnères-de-Bigorre.

— FRANCESCHI Joseph, à Cagnano-Suari, 20228 Luri, qui nous apprend le décès de sa mère, survenu fin novembre. Nous prenons part à ta tristesse, cher Joseph, et t'adressons nos condoléances bien sincères.

Merci à notre ami PAYREAU Paul, 14, rue des Sablons, 75116 Paris, pour sa générosité envers notre Caisse de Secours.

Merci aussi à nos amis :

— CASTIGNEROL Henri, Rizaucourt, 52330 Colombey-les-Deux-Eglises.

— LAVEZAC René, Cadalen, 81600 Gaillac.

— HISLEN Jean, 96, Grande-Rue, 52800 Nogent-en-Bassigny.

— FRELIN Lucien, 5, boulevard Renouvier, 34000 Montpellier, qui nous demande aussi s'il ne pourrait pas, à l'avenir, payer par chèque.

Mais bien sûr, au contraire, nous préférons de beaucoup les chèques bancaires ou postaux, car les noms et les adresses des expéditeurs sont beaucoup plus lisibles ; c'est plus économique pour eux, ça leur évite de faire la queue au guichet de la poste, et s'ils désirent nous écrire quelques lignes ils n'auront pas besoin de miniaturiser leur écriture. A condition, bien entendu, de bien libeller le chèque ou C.C.P. au nom de : « Amicale des Stalags VB-XABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris ».

— RIBET Jules, 63, rue de la République, 31800 Saint-Gaudens.

— HURET, 4, rue Saulnier, 75009 Paris, qui écrit : « De plus en plus : Restons UNIS ».

— MONNET Adrien, 117, boulevard Lafayette, 63000 Clermont-Ferrand, qui écrit : « Salut à tous les camarades des Kommandos de Polders de la région entre Norden et Emden ».

— L'Abbé BOUDET Louis, Meracq, 64110 Arzacq-Arraziguet.

— L'Abbé PUISSANT Roger, 157, rue de la Gare, 60710 Chevreières.

— BERKOWICZ Bernard, 5, rue de la Reine-Hortense, 95320 Saint-Leu-la-Forêt.

— GAUTHIER M., 2, rue Denis-Papin, 93130 Noisy-le-Sec.

— CHABALIER P., Sainte-Marguerite-Lafigère, 07140 Les Vans.

— FLIPEAU Gabriel, 31, boul. Jacques-Monod, 06110 Le Cannet.

— VIDAL Roger, rue de l'Artisanat, 81300 Graulhet.

— GALTIER, 48, rue Paul-Bert, 92150 Suresnes.

Merci aussi pour notre Caisse de Secours à nos amis :

— CHAUVEAU Albert, 1, rue du Château, 53160 Bais.

— BOTHEREL Roger, 21, allée des Peupliers, 33000 Bordeaux.

— M<sup>me</sup> CADENEL Marie-Rose, Les Charmettes A.2, avenue P-Solari, 13090 Aix-en-Provence.

— RAMPILLON Robert, 70, boulevard Foch, 49000 Angers.

— COLOMB Roger, 16, rue Bosquet-du-Parc-Boigny, 45800 Saint-Jean-de-Braye.

— LEFORT Fernand, 19, Hermitage-l'Hippodrome, 33320 Eysines.

— M<sup>me</sup> Veuve DOEBELIN Charlotte, 3, rue Saint-Georges, Bas-des-Côtes, 70290 Champagne, écrit : « Il me semble que lorsque je lis « Le Lien » je communique avec mon mari et ses camarades de misère. A chaque lecture je pleure et je regrette profondément qu'il n'ait pu les revoir ».

Nous partageons votre peine, chère Charlotte, et si le fait de lire « Le Lien » vous rappelle un peu votre époux, nous en sommes très flattés et regrettons profondément de ne pouvoir être de temps en temps à vos côtés pour en parler davantage.

Notre ami PETITJEAN René, 5, impasse Mulhouse, 88150 Thaon-les-Vosges, joint à ses vœux ceux de FREDA Madeleine et se souvient avec bonheur des nombreux banquets chez notre ami JEANGORGES à La Bresse...

M<sup>me</sup> Veuve MALLET Monique, 1, rue Ambroise-Croizat, 93200 Saint-Denis, nous écrit : « Je vous remercie bien sincèrement de m'adresser « Le Lien » qui me permet de rester en contact avec l'Amicale qu'Etienne affectionnait tant. Je vous adresse ci-joint un bien modeste chèque, mais, seule, la vie ne m'est pas facile ».

Merci mille fois chère Amie, et nous partageons votre tristesse d'avoir perdu votre compagnon si cher à votre cœur et au nôtre.

Notre ami LAYAN Georges nous donne l'adresse de son nouveau domicile : 35, boulevard de la Gare, 31500 Toulouse.

## Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

Notre ami VOLLOT Paul, 20, rue Ch.-Mocquery, 21100 Dijon, recherche ses anciens camarades P.G. ayant séjourné au Kommando 783 à Horupschlewig-Holstein de 1940 à 1945.

Notre ami SALLES Robert, 41, Grande-Rue, Méricourt, 78270 Bonnières-sur-Seine, nous écrit : « M<sup>me</sup> SALLES devant subir une opération très prochainement, nous regrettons vivement de ne pouvoir assister au quarantième anniversaire de notre libération. Notre pensée ce jour-là sera avec vous, surtout à la table du Waldo. Ci-joint un chèque, soit pour la C.S., soit POUR INVITER DES CAMARADES DÉMUNIS ou des VEUVES DE CAMARADES DISPARES ».

Comment te remercier, mon cher Robert, sinon en te faisant part de notre reconnaissance au nom de deux de nos invités. Nous souhaitons très sincèrement que l'opération chirurgicale de ton épouse se soit bien passée, et que tous deux pourrez profiter encore de longues années d'un bonheur mérité.

## CORRESPONDANCE

Continuant sur la lancée de Montauville, nous nous sommes rendus dans la belle ville de Troyes où habite notre cousine : M<sup>me</sup> GILLET... bien connue de quelques participants à mes voyages P.G.

Troyes ! Cette ville me ramenait quarante-cinq ans en arrière. Le 29 mai 1940, mon ami Pierre FANACHI a été tué à mes côtés.

Sur l'annuaire téléphonique un seul nom était indiqué : Simone FANACHI, infirmière ; il s'agissait de la fille aînée de Pierre. Notre pénible rencontre a duré de longues heures ; j'ai pu lui fournir de précieux renseignements.

Je n'insiste pas.

L'épouse de Pierre qui a vécu de « cruelles années » porte toujours — péniblement — son calvaire. La rencontre a été évitée...

Triste impression ! Est-ce que tout a été fait pour apporter aide et reconnaissance à ces personnes ? Je ne le crois pas.

En quarante-cinq jours de « batailles »... je ne puis employer le terme « retraites » car cela ternirait le souvenir, cent vingt mille des nôtres sont tombés... pour qui ! Pourquoi ?

A La Chapelle-Saint-Luc habite notre bon amicaliste Roger LORION... qui a passé deux années de sa captivité en compagnie d'un bressan de chez nous, RENARD...

Avec son épouse il rentrait de Formose ; c'est un grand voyageur. Un fils au Canada et un autre marié à une charmante habitante de cette grande île.

L'incorporation dans le groupe a été rapide ; comme partout ailleurs, l'amitié P.G. existe réellement ; notre arrivée a été bien arrosée... le champagne n'est pas loin. Merci René et à une prochaine rencontre.

P. DUCLOUX

(24593 XB).

— 0 —

Extrait d'une lettre du 1<sup>er</sup> mai de mon ami P. DURAND, de Pont-à-Mousson :

« ...Sois aussi sans inquiétude, j'ai été emballé par le journal de mars et je voulais t'en faire part sur le champ. Toutes mes félicitations, c'est à toi qu'elles reviennent. Les jours ont passé et voilà. J'ai éprouvé un très grand plaisir à le lire, ainsi que les autres camarades des Stalags différents auxquels je le communique. Leurs comparaisons sont à notre avantage, ils me demandent de continuer mon geste. Bravo donc et encore merci pour ces moments intenses du rappel de souvenirs anciens certes, mais inoubliables... »

Je partagerai ces sympathiques appréciations avec tous mes amis de la Rédaction, habituels ou occasionnels. La réputation du « Lien » VB/XA, B, C s'étend... nous nous en réjouissons. Comme DURAND, donnons-le à lire à tout P.G. de connaissance quand nous le pouvons.

Pont-à-Mousson, le 22 mai 1985.

« Notre vieil ami Jules SCHONI est mort. Il ne s'était jamais remis de son accident vasculaire qui l'avait sérieusement ébranlé sur le plan physique. Ma dernière visite avait été assez douloureuse car je l'avais trouvé complètement effondré.

Les obsèques ont eu lieu samedi au milieu d'une grande foule et de nombreux drapeaux, dont celui de l'Association des Anciens P.G. Locaux. Je m'y suis senti un peu comme représentant l'Amicale, car je ne sais s'il y avait d'autres anciens VB dans l'assistance.

Nous venons de perdre un excellent camarade et un Amicaliste convaincu n'ayant jamais manqué une Assemblée Générale et très attentif à ce qui s'y faisait. »

Pierre DURAND.

On lira ci-dessous un court mais éloquent article, tiré de « L'Est Républicain », qui montre l'estime dans laquelle notre camarade était tenu dans toute sa région. L'Amicale présente à la famille SCHONI ses condoléances attristées.

« Le « Julot », comme tout le monde l'appelait dans la région, s'est éteint mercredi à l'âge de quatre-vingt et un ans. Né le 14 avril 1904 à Thiaucourt, M. Jules SCHONI avait deux frères, Charles et René, tous deux décédés.

Dès l'âge de douze ans, il part travailler dans une usine d'armement à Toul. Après la première guerre mondiale, il revient à Thiaucourt où sa famille achète le Café de la Providence. Puis quelques années plus tard, l'Hôtel du Commerce qu'il exploitera avec ses parents puis seul jusqu'en 1970.

Ancien combattant, M. SCHONI est fait prisonnier puis déporté en Allemagne de 1940 à 1945.

Durant pratiquement toute sa vie, il consacra une grande partie de ses loisirs à l'animation locale et même du secteur. Conseiller Municipal pendant de nombreuses années, il crée aussi à Thiaucourt une salle de cinéma, l'Excelsior, qu'il exploitera tout en effectuant des projections itinérantes dans les villages voisins.

Mais la véritable passion de « Julot », c'est le sport. Dès sa jeunesse, il adhère à un Club de boxe pour en devenir rapidement le meilleur élément. Ce sport qu'il affectionne tout particulièrement le conduira à faire une carrière professionnelle pour accéder au titre de Champion de Lorraine.

Son amour du sport l'amènera à créer à Thiaucourt un Club de football qui deviendra par la suite le G.S.T. (Groupe Sportif Thiaucourtois) au sein duquel il assumait la présidence jusqu'à ces derniers jours.

C'est d'ailleurs en allant supporter son équipe qu'il est victime d'un grave malaise en novembre 1983. A dater de ce jour, l'inactivité forcée pèsera très lourd sur le moral de cet homme qui jusqu'alors était doté d'une vitalité et d'une force physique très au-dessus de la moyenne. Après une longue hospitalisation, il est admis à la Maison de Retraite de Thiaucourt où il s'est éteint mercredi.

Avec la mort de M. Jules SCHONI, c'est une des grandes figures locales qui disparaît. Ses obsèques seront célébrées demain samedi, à 10 heures, en l'église de Thiaucourt.

A toute sa famille, nous présentons nos sincères condoléances ».

## SOLUTION DES MOTS CROISES N° 409

### HORIZONTALEMENT

I. Cafétéria — II. Imitateur. — III. Gestuelle. — IV. Arc. I.E.O. — V. Ria. - Va. — VI. Eclatante. — VII. Taïga. — VIII. Tit. - Ur. — IX. Enervante.

### VERTICALEMENT

1. Cigarette. — 2. Américain. — 3. Fiscalité. — 4. E.T.T. — 5. Taux. - Ta. — 6. Été. - Va. - Ta. — 7. Reliant. — 8. lule. - Tout. — 9. Aéromètre.

## BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - XABC.

Nom : .....

Prénoms : .....

Adresse : .....

Date de naissance : .....

Immatriculé au Stalag ..... sous le N° .....

Kommando .....

Fait à ....., le .....

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB-XABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 30 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 484148 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 2<sup>e</sup> trimestre 1985

Cotisation annuelle : 30 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal.

Le Gérant : ROCHEREAU.

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE